AGNIMITRA

ET

MÂLAVIKÂ

Extrait des *Mémoires de la Société des Sciences de Lille.*

KÂLIDÂSA

AGNIMITRA

ET

MÂLAVIKÂ

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

MÊLÉE DE PROSE ET DE VERS

Traduite du sanscrit et du prâcrit

PAR

VICTOR HENRY

Professeur adjoint à la Faculté des Lettres
de Lille

PARIS

MAISONNEUVE ET CH. LECLERC

LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, Quai Voltaire, 25

1889

PRÉFACE.

La charmante comédie indoue intitulée *Mâlavikâgnimitra* est déjà connue, sinon du grand public, au moins de quelques lettrés étrangers à l'orientalisme; elle a été traduite en français, en anglais, en allemand, en italien, et l'on pourrait à bon droit se demander pourquoi j'en publie une traduction nouvelle, alors que tant d'autres pièces de théâtre de l'Inde attendent encore leur heure. Mon excuse, c'est la vive admiration que m'inspire ce chef-d'œuvre de grâce et de poésie : pour le faire mieux connaître, j'entends pour conserver autant que possible à cette pâle copie la forme et le coloris de l'original, j'ai voulu y appliquer le système de traduction que le maître ès études sanscrites, mon cher ami Abel Bergaigne, avait si heureusement inauguré, avec la collaboration de M. Paul Lehugeur, par la publication de sa *Sacountalâ* (1). Il m'a semblé que les stances du *Mâlavikâgnimitra* gagneraient à ne pas être entièrement dépouillées dans notre langue du rythme et de l'éclat poétiques dont l'auteur les a revêtues, que ce travail d'adaptation, impossible pour nombre d'œuvres trop raffi-

(1) Calidasa. *Sacountala*, drame en sept actes, mêlé de prose et de vers, traduit en français par A. Bergaigne et P. Lehugeur. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884.

nées ou trop éloignées de nos habitudes littéraires, était encore relativement facile pour celle-ci; et, si je me suis trompé, l'on voudra bien ne pas faire porter au vieux poète la faute de l'ouvrier malhabile.

Le *Mâlavikâgnimitra* est attribué, par la tradition littéraire de l'Inde et par le prologue même de la pièce, à Kâlidâsa, l'auteur de *Çakountalâ*. En tout cas, s'il en est l'auteur, comme je le crois, ce doit être, ou peu s'en faut, son œuvre de début, car les paroles du prologue semblent impliquer qu'il était encore à peine connu du public lors de la première représentation. Mais que prouve ce prologue lui-même? Bien peu de chose, pour qui sait combien, dans la littérature indoue, les questions d'authenticité sont difficiles à résoudre, combien sont fréquentes les fausses attributions et précaires les ressources de la critique. Tout ce que l'on peut dire en faveur de l'attribution à Kâlidâsa, c'est que, si un interpolateur postérieur eût fabriqué le prologue qui la mentionne, il l'eût présenté sans doute au public comme l'immortel et triomphant auteur de *Çakountalâ* et de *Vikramôrvaçî*, et non comme un modeste débutant qui semble demander grâce pour sa qualité d'écrivain contemporain (1).

Les inductions indirectes ne sont guère plus probantes. Il est facile, sans doute, de relever dans *Mâlavikâgnimitra* des moyens scéniques, des expressions poétiques et des mètres qui offrent le plus frappant rapport avec ceux de *Çakountalâ* et de *Vikramôrvaçî*, œuvres incontestées de Kâlidâsa. Mais, outre que la coïncidence peut fort bien être fortuite, l'imitation des maîtres a passé à l'état de

(1) On voit que la querelle des anciens et des modernes est de tous les temps et de tous les pays.

dogme dans la littérature classique de l'Inde, au point même d'y avoir souvent réduit l'invention poétique à un calque servile. Ce n'est point ici le cas, et l'imitation est fort sobre; mais enfin, de ce que l'auteur inconnu de *Mâlavikâgnimitra* aurait avec bonheur imité Kâlidâsa, l'on n'est point autorisé à conclure que cet auteur ait été forcément Kâlidâsa lui-même.

Restent les arguments subjectifs, nécessairement subordonnés à l'esthétique personnelle du critique. Je sais par ouï-dire qu'un indianiste éminent considère le *Mâlavikâgnimitra* comme une pièce d'ordre inférieur et l'attribution à Kâlidâsa comme une pure absurdité : dans son mépris pour notre pauvre comédie, il va si loin que de dire, paraît-il, que, si elle était vraiment de Kâlidâsa, elle lui gâterait toute l'œuvre de ce poète. Et moi, au risque de passer pour téméraire, je serais tenté d'insinuer que l'œuvre de Kâlidâsa ne serait point complète, si l'on en retranchait ce petit drame à la fois si humain et si poétique. Oui, il ne me déplaît pas que le chantre des amours héroïques et mythiques d'Ourvaçî et de Çakountalâ, Kâlidâsa, soit une fois par hasard descendu sur terre, qu'il ait composé une pièce où n'entrent ni Dieux ni Nymphes célestes, ni merveilleux d'aucune sorte, une pièce dont les passions humaines constituent le seul ressort. Par ce côté du moins, si peu creusée qu'en soit la psychologie, le *Mâlavikâgnimitra* me paraît plus intéressant, en tout cas plus propre à plaire à un lecteur européen, que *Çakountalâ* elle-même, dont le VIIe acte, consacré à une promenade à travers les cieux, serait à peine supportable dans un de nos opéras fantastiques.

Peu importe, d'ailleurs, au fond cette discussion. Tout ce que j'en veux retenir, c'est que, si *Mâlavikâgnimitra* n'est

point de Kâlidâsa, il n'est vraiment pas indigne de lui. Veut-on s'en convaincre? Il suffit de lire le *Mâlatimâdhava* de Bhavabhoùti, très bien traduit pourtant par M. Strehly (1), et de comparer ensuite les deux œuvres. Dans l'une, quelle sobriété de touche! quelle juste mesure dans l'emploi des moyens scéniques! L'amour d'un roi, la timide coquetterie d'une suivante, l'inquiète sollicitude d'une reine, l'âpre jalousie d'une favorite, c'est tout... et le drame se déroule avec une facilité et un naturel que mainte comédie d'intrigue lui pourrait envier. Dans l'autre, quelle accumulation insensée d'aventures romanesques et terribles, entièrement étrangères au sujet! tigre en furie, guirlandes et portraits, sorcières et magiciens, fantômes et vampires, tout un acte passé dans un cimetière, et tout cela pour qu'en fin de compte Mâdhava épouse Mâlatî : dénouement dont un lecteur français s'est à peu près désintéressé dès le second acte. Or, Bhavabhoûti passe pour le second poète dramatique de l'Inde. La preuve me semble faite : si *Mâlavikâgnimitra* n'est pas du premier, il est d'un écrivain qui ne lui cède guère.

Mais, pour apprécier comme il convient cette œuvre, à la fois naïve comme une idylle de Théocrite et artificielle comme une comédie de Shakespeare, il faut, bien entendu, se placer en dehors de nos mœurs et de nos conventions, il faut comprendre qu'une comédie d'amour, à la cour d'un roi de l'Inde, dans une société où la polygamie est admise et honorée à l'égal du mariage parmi nous, ne peut guère être qu'une intrigue de harem, et, lorsqu'on a passé condamnation sur le fond de la pièce, l'on ne tarde pas à découvrir, avec un plaisir mêlé d'étonnement, qu'une

(1) *Madhava et Malati*, drame en dix actes et un prologue. Paris, Leroux, 1885 (*Bibliothèque orientale elzévirienne*).

intrigue de ce genre n'exclut ni la passion vraie ni la pudeur. Le roi Agnimitra, épris des charmes de la jeune Mâlavikâ, suivante de la reine, ne doit pas compte de sa conduite aux nombreuses épouses qui peuplent son gynécée: s'il ménage leur susceptibilité, c'est pure courtoisie de sa part, et dont il faut lui savoir gré. De ces épouses, deux seulement paraissent sur la scène : la reine Dhârinî (1), qui doit approcher de la maturité, puisqu'elle a un fils qui fait ses débuts à l'armée sous les ordres de son grand-père; et la favorite en titre, Irâvatî, qui se voit délaissée pour Mâlavikâ. La reine, qui depuis longtemps sans doute n'est plus épouse que de nom, restée unie au roi par cette tendresse calme et quasi-fraternelle qui succède à l'amour épuisé, ne saurait prendre personnellement ombrage de ses infidélités : elle les déplore seulement, en tant qu'elles sont de nature à troubler l'ordre qu'elle maintient dans le gynécée, ou bien à amener le roi à une mésalliance. Mais son opposition, toute de convenance, est aisément vaincue, et à la fin, avant même de savoir que Mâlavikâ est une princesse, elle a préparé l'union de sa suivante et de son volage époux. La favorite, au contraire, jeune, passionnée et jalouse, poursuit avec rage son amant et sa rivale : ce ne sont pas les convenances qu'elle défend, mais son amour et son rang; dans sa colère, elle passe toutes les bornes du respect dû au roi, et même parfois de la retenue féminine; puis elle a des retours de servilité touchante, et se résigne enfin à ce qu'elle n'a pu empêcher. Rien ne sera changé dans la famille du roi Agnimitra : elle ne comptera qu'une épouse de plus.

Tous ces personnages sont bien vivants, et sympathiques

(1) Bien entendu, l'*n* est cérébral. J'avertis ici, une fois pour toutes, que j'ai négligé toutes ces nuances dans ma transcription.

à des degrés divers : on s'intéresse à ce roi si amoureux et pourtant si soucieux de ne point offenser ses épouses, à cette princesse esclave qui aime le roi et ose à peine lever les yeux vers lui, à cette reine si digne dans sa maternité inquiète, à cette maîtresse qui lutte et ne se soumet que devant l'abandon irrévocable (1). Ce qu'un lecteur occidental sera moins disposé à excuser ou à tolérer, c'est le rôle des personnages secondaires : il y a là un prêtre brâhmaniste et une religieuse bouddhiste qui font, de la manière du monde la plus désintéressée d'ailleurs, un assez étrange métier, et nous ne sommes point accoutumés dans notre théâtre à employer d'aussi saintes gens comme entremetteurs. Mais le brâhmane est l'ami d'enfance du roi et le confident de toutes ses pensées. Mais la religieuse est la protectrice de Mâlavikâ, la dépositaire du secret de sa naissance, et considère comme un devoir de lui procurer une union royale. Et puis enfin, dans les mœurs de l'Inde encore une fois, ces respectables agents ne croient point mal faire, et, ce qui vaut mieux, ne font point mal. La morale de la pièce, c'est la religieuse qui la formule sentencieusement à la dernière scène : le devoir d'une épouse vertueuse, c'est de se donner à elle-même des rivales auprès de son époux. Comment donc des étrangers seraient-ils mal venus à concourir pour leur part à cette œuvre pie ?

Le style de l'ouvrage répond à la donnée : peu de sentiments héroïques, peu de déclamation banale, malgré le romanesque inséparable d'une composition indoue. Ces amours sensuelles et à fleur d'épiderme n'ont que faire d'un autre langage que le *sermo pedestris*. Le tour du dialogue

(1) L'auteur a même eu la délicatesse de ne pas la faire revenir en scène après sa soumission : il a compris que la joie du triomphe de Mâlavikâ nous serait en quelque façon gâtée par le spectacle de l'humiliation d'Irâvatî.

est vif, aisé, naturel jusqu'à la familiarité. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir exagéré ce dernier caractère : nos habitudes veulent qu'on entoure de plus de solennité l'histoire même d'un simple caprice royal ; mais l'officieux ami qui ménage à Agnimitra ses entrevues avec la suivante de la reine, est un fou de cour, ne l'oublions pas, malgré son titre de brâhmane : comme tel, il a son franc parler avec les plus hauts personnages, et son rire égaie toute la pièce. Plus philosophe sans doute qu'il n'en a l'air, il se gausse de toutes ces passions qu'il voit et fait s'entrechoquer, et s'en amuse autant tout le premier qu'il en divertit le spectateur. C'est du moins sous cet aspect que m'est apparue la pièce ; c'est cette impression, vraie ou fausse, en tout cas sincère, que j'ai voulu rendre et faire partager à ceux qui me liront. Si trop souvent le drame indou se guinde ou s'égare en fastidieuses digressions, il n'est point déplaisant d'y rencontrer d'honnêtes gens devisant, sans vulgarité ni verbiage, dans la langue de tout le monde.

Là où le poète reprend ses droits, c'est dans la composition des stances : il y déploie toutes les ressources du style et du rythme sanscrits ; il y répand à profusion les joyaux d'un écrin poétique que les prodigalités les plus outrées semblent ne pouvoir épuiser. Notre langue est bien pauvre pour donner l'idée d'une telle richesse : aussi la traduction, déjà un peu libre pour la prose, n'a-t-elle pu dans les vers serrer le texte d'aussi près que je l'aurais voulu. Il a fallu amplifier ici, élaguer là, introduire dans les forêts de l'Inde des chênes et des trembles, sous peine de nuire au pittoresque, ou d'en abuser en énumérant des plantes inconnues même des botanistes, équilibrer parfois la stance française en ajoutant au texte un ornement arbitraire. De tous ces

péchés je m'accuse et m'absous en même temps : plus fidèle, j'aurais, je crois, trahi davantage mon auteur.

Cette traduction a été faite, il y a déjà quelques années, mais entièrement en prose, sur le texte sanscrit de l'excellente édition de Bombay (1), dont les notes m'ont été très utiles. Elle a été revue ensuite sur la traduction allemande de M. Weber, et c'est tout récemment que l'idée m'est venue de mettre en vers français les stances sanscrites. La Société des Sciences de Lille a bien voulu s'associer à cet essai, comme à plusieurs autres qui ont dû le jour à ses libéralités, et je le publie sous ses auspices. J'espérais en faire hommage à mon cher ami et vénéré maître Abel Bergaigne, qui n'en a connu que deux stances, les moins mal venues, transcrites un jour au courant de la plume dans une lettre que je lui adressais. Je ne saurais dédier à sa mémoire éplorée cette œuvre frivole. Mais j'ai tenu pourtant à la placer encore sous le patronage du lettré et du savant, dont je n'ai été, en ceci comme en tout le reste, que l'élève et le faible imitateur.

Andrézieux (Loire), le 5 octobre 1888.

V. HENRY.

(1) *The Mâlavikâgnimitra*, a sanskrit play, by Kâlidâsa, edited with notes by Shankar P. Pandit, M. A. Bombay, 1869. (*Bombay Sanskrit Series*, n° VI).

PERSONNAGES (1).

AGNIMITRA, fils de Pouchpamitra et roi de Vidiçâ (2).
DHÂRINÎ, reine, épouse d'Agnimitra.
IRÂVATÎ, favorite d'Agnimitra.
GAUTAMA, brâhmane, confident d'Agnimitra.
KAUÇIKÎ, religieuse bouddhiste attachée à la maison de la reine Dhârinî.
VÂHATAVA, ministre d'Agnimitra.
MAUDGALYA, chambellan d'Agnimitra.
HARADATTA, maître de ballets du roi.
GANADÂSA, maître de ballets de la reine.
MÂLAVIKÂ, BAKOULÂVALIKÂ, KAUMOUDIKÂ, NÂGARIKÂ, suivantes de la reine.
NIPOUNIKÂ, suivante d'Irâvatî.
SAMÂDHIMATIKÂ, suivante de Kauçikî.
DJAYASÊNÂ, huissière du palais.
MADHOUKÂRIKÂ, gardienne du parc.
SÂRASAKA, serviteur de la reine.
DJYÔTSNIKÂ, RADJANIKÂ, jeunes captives.

La scène est le palais du roi Agnimitra.

(1) Tous les personnages masculins parlent sanscrit, à la seule exception de Gautama, le brâhmane ignorant; tous les personnages féminins parlent prâcrit, sauf Kauçikî, la savante religieuse.

(2) Pouchpamitra, père d'Agnimitra, est nommé dans la pièce, avec le titre de général en chef. C'est lui qui, vers 160 avant notre ère, avait détrôné le dernier prince de la race des Mauryas et usurpé la royauté. Les Mauryas, dont le premier fut le célèbre Tchandragoupta, contemporain des successeurs d'Alexandre (V. *le Sceau de Râkchasa*, drame sanscrit, traduit par V. Henry, Paris, Maisonneuve, 1888), régnaient à Pâtalipoutra (Patna). Mais il semble résulter d'un passage de notre pièce (acte V) que Pouchpamitra ou Agnimitra, après son usurpation, avait transporté le siège de son empire à Vidiçâ (aujourd'hui Bhilsa ?), dans le pays de Mâlava (aujourd'hui Malva).

AGNIMITRA ET MÂLAVIKÂ

PROLOGUE.

Seigneur dont la richesse en tous lieux est semée,
Dont une peau sordide est le seul vêtement,
Uni sans cesse au corps de ton épouse aimée,
Héros de l'ascétisme et du renoncement,
Toi qui, de tes huit corps étayant tous les mondes,
Contemples sans orgueil tes exploits surhumains,
Dissipe devant nous les ténèbres immondes
Et fais luire à nos yeux les célestes chemins (1)!

(*Après la prière.*)

LE DIRECTEUR, *tourné vers la coulisse.*

Monsieur, venez ici, je vous prie.

LE RÉGISSEUR, *entrant.*

Me voici, Monsieur.

LE DIRECTEUR.

J'ai reçu de l'assistance l'ordre que voici : « A l'occasion de la Fête du Printemps (2), représentez devant nous le drame de Kâlidâsa intitulé *Agnimitra et Mâlavikâ.* » Veuillez donc faire commencer le prélude musical.

LE RÉGISSEUR.

Vous n'y pensez pas ! Quoi ! l'assistance aujourd'hui

négligerait les pièces des Bhâsa, des Saumilla (3), et de tant d'auteurs d'immense renommée, pour s'intéresser à l'œuvre de Kâlidâsa! un auteur contemporain!

LE DIRECTEUR.

Votre objection ne porte pas. Songez-y :

Faut-il louer de confiance
Les écrivains du temps jadis?
Et tous succès sont-ils d'avance
Aux nouveaux auteurs interdits?
L'homme de sens entend et goûte,
Sans préjugé, jeunes et vieux;
Bien fou, qui les autres écoute
Et ne sait voir que par leurs yeux!

LE RÉGISSEUR.

Qu'il soit fait selon le désir de la noble assistance.

LE DIRECTEUR.

Eh bien, hâtez-vous.

(*Au public* :)

Messieurs, l'expression de votre bon plaisir
Est ma loi; vous serez satisfaits de mon zèle :
Telle ici vous voyez, s'empressant à servir
La reine Dhârinî, sa suivante fidèle.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PROLOGUE.

NOTES DU PROLOGUE.

1. Toute représentation dramatique indoue commence par une invocation religieuse, ordinairement à Çiva. — Ici sont énumérés par voie d'antithèse quelques-uns des principaux attributs de Çiva : il est maître de l'univers, et n'a pour vêtement que la peau d'un démon qu'il a tué ; on le représente toujours ne formant qu'un seul corps avec son épouse Parvatî, et on le donne pour patron aux ascètes indous, dont l'austérité est proverbiale, etc. Ces contradictions tiennent au grand nombre de concepts mythiques et moraux qui se sont confondus dans la personne de ce Dieu et dans le culte, relativement récent, que lui rend l'Inde brâhmanique.

2. Les Indous distinguent six saisons, de deux mois chacune, parmi lesquelles le *vasanta* correspond à notre printemps : la fête qui en célèbre le retour est tenue pour très solennelle et accompagnée de diverses réjouissances.

3. On n'a aucune donnée sur les œuvres et la personne de ces poètes antérieurs à Kâlidâsa, et c'est à peine si l'on est sûr de leurs noms.

ACTE Ier.

PROLOGUE.

(*Entre une suivante.*)

LA SUIVANTE.

La reine Dhârinî m'a ordonné d'aller demander au maître de ballet, l'honorable Ganadâsa, comment Mâlavikâ figure dans la pantomime tchalita (1) qu'on lui enseigne depuis peu de temps. Je m'en vais donc à la salle de spectacle.

(*Elle fait quelques pas. Entre une autre suivante, un bijou à la main.*)

1re SUIVANTE, *voyant la seconde.*

Eh! Kaumoudikâ, d'où vous vient cette distraction? Vous passez tout auprès de moi sans me voir!

2e SUIVANTE.

Tiens, Bakoulâvalikâ! Vous voyez, chère amie, le maître joaillier m'envoie porter à la reine cette bague ornée d'un cachet qui représente un serpent : je la regardais avec attention chemin faisant, et voilà comment j'ai encouru votre reproche.

BAKOULÂVALIKÂ, *regardant la bague.*

Attention bien naturelle! Ornés de ce bijou, vos doigts

brillent comme une fleur qui aurait des rayons pour étamines.

KAUMOUDIKÂ.

Et vous, où donc allez-vous?

BAKOULÂVALIKÂ.

De la part de la reine, demander au maître de ballet, l'honorable Ganadâsa, comment Mâlavikâ profite de son enseignement.

KAUMOUDIKÂ.

Dites donc, chère amie, bien que cette occupation doive la soustraire aux regards du roi (2), je suppose qu'il a déjà trouvé l'occasion de la voir?

BAKOULÂVALIKÂ.

Oui, il l'a vue, à côté de la reine, mais en peinture seulement.

KAUMOUDIKÂ.

Comment cela?

BAKOULÂVALIKÂ.

Voici. La reine était dans la salle des peintures, occupée à regarder un tableau encore tout frais du peintre ordinaire de la cour. Le roi entre...

KAUMOUDIKÂ.

Et puis? et puis?

BAKOULÂVALIKÂ.

Il rend ses devoirs à la reine, s'assied à côté d'elle, puis aperçoit Mâlavikâ parmi les suivantes de la reine représentées avec elle dans le tableau. Il la considère de plus près et demande à la reine...

KAUMOUDIKÂ.

Quoi donc ?

BAKOULÂVALIKÂ.

« Cette jeune fille que je n'avais point encore vue et qui est peinte ici tout près de vous, comment se nomme-t-elle ? »

KAUMOUDIKÂ.

Une aussi merveilleuse beauté attire tout de suite l'attention. Après ?

BAKOULÂVALIKÂ.

La reine refuse de répondre, le roi soucieux la presse de plus en plus de ses questions ; et là-dessus voilà la petite Vasoulakchmî qui s'écrie : « Monseigneur, c'est Mâlavikâ. »

KAUMOUDIKÂ.

C'est bien là un trait d'enfant. Mais contez-moi le reste.

BAKOULÂVALIKÂ.

Et quel reste ? A présent on prend des précautions pour empêcher le roi de rencontrer Mâlavikâ.

KAUMOUDIKÂ.

Bien, faites votre commission : moi, je vais porter l'anneau à la reine. (*Elle sort.*)

BAKOULÂVALIKÂ *fait quelques pas et regarde.*

Justement le maître de ballet, l'honorable Ganadâsa, sort de la salle de spectable. Je m'en vais l'aborder.

GANADÂSA, *entrant.*

Un chacun fait de sa science héréditaire le cas qu'il lui

plaît (3) ; mais l'estime que nous faisons du métier d'acteur est hautement fondée (4).

Oui, la danse, a dit le sage,
Est un gracieux hommage
Offert au regard des Dieux ;
Dans sa souplesse infinie
L'universelle harmonie
Semble se peindre à nos yeux (5) ;
Sur l'éternelle cadence
Le Seigneur danse, Oumâ danse,
Couple mystique en un corps (6).
Sur tous points les goûts en somme
Diffèrent ; mais jamais homme
N'a médit des saints accords.

BAKOULÂVALIKÂ, *l'abordant.*

Monsieur, je vous salue.

GANADÂSA.

Longue vie, ma chère enfant.

BAKOULÂVALIKÂ.

Monsieur, la reine vous fait demander si votre élève Mâlavikâ ne vous donne pas trop de peine à l'instruire.

GANADÂSA.

Répondez à la reine qu'elle est prodigieusement adroite et intelligente. En un mot,

Quelque secret que mon art lui révèle,
Son beau talent me le rend trait pour trait :
Je prends leçon à mon tour, et c'est elle
Qui par son jeu m'enseigne mon secret.

BAKOULÂVALIKÂ, *à part.*

Je la vois déjà supplanter Irâvatî. (*Haut.*) Vous avez donc, Monsieur, une élève parfaite, pour qu'elle vous cause une telle satisfaction.

GANADÂSA.

Ma chère enfant, de pareils sujets sont bien rares vraiment : où donc la reine a-t-elle trouvé ce trésor ?

BAKOULÂVALIKÂ.

La reine a un frère de naissance inférieure, nommé Vîrasêna, que le roi a nommé commandant de la forteresse qui garde la frontière des bords de la Mandâkinî (7) : c'est lui qui a envoyé cette jeune fille à sa sœur, en la lui recommandant comme tout spécialement douée pour l'étude.

GANADÂSA, *à part.*

Ou ses allures me trompent fort, ou elle est de naissance distinguée. (*Haut.*) Ma chère, elle me rendra célèbre ;

Car le talent se transfigure
En passant du maître à l'enfant :
L'eau du ciel, qui choit douce et pure
Au sein de la coquille obscure,
Y devient perle lentement (8).

BAKOULÂVALIKÂ.

Mais où donc est votre élève ?

GANADÂSA.

Comme elle vient à l'instant de répéter la pantomime pantchânga (9), je l'ai engagée à se donner un peu de repos, et elle est allée prendre l'air à la fenêtre qui donne sur la pièce d'eau.

BAKOULÂVALIKÂ.

Permettez-moi donc, Monsieur, de me retirer. Je m'en vais bien l'encourager en lui répétant vos bonnes paroles.

GANADÂSA.

C'est cela, allez voir votre amie. Pour moi, je profite d'un instant de loisir pour m'en aller chez moi. (*Ils sortent.*)

(*Paraît le Roi, assis; sa suite se tient à l'écart; auprès de lui est assis un ministre, une lettre à la main.*)

LE ROI, *regardant le ministre, qui a lu la lettre.*

Eh bien, Vâhatava, que nous veut le roi de Vidarbha?

VÂHATAVA.

Sa propre ruine, Seigneur.

LE ROI.

Mais encore, lisez-nous sa lettre.

VÂHATAVA.

Seigneur, voici ce qu'il écrit :

« Votre Majesté me mande ce qui suit : — « Votre » neveu, le jeune prince Mâdhavasêna, avec qui j'étais » convenu d'une alliance, a été arrêté à l'improviste par le » commandant de votre frontière, au moment où il se » rendait auprès de moi. Je vous prie, en considération de » moi, de le faire relâcher, lui, sa femme et sa sœur. » — Votre Majesté n'a pas pris en considération l'inimitié légitime d'un roi pour les princes de sa propre famille (10). J'en appelle donc à votre impartialité. La sœur de Mâdhavasêna a disparu dans le tumulte de l'arrestation : je m'emploierai de tout mon pouvoir à la faire rechercher. Quant à lui-même, Votre Majesté a un moyen infaillible de lui rendre la liberté. Voici mon dernier mot :

« Je remets en vos mains l'affaire.
Vous-même gardez en prison
L'ancien ministre mon beau-frère :
Au prince mon neveu qu'il serve de rançon. »

C'est tout.

LE ROI.

Quoi! il ose me proposer un échange? L'insensé! Vâhatava, ce roi de Vidarbha est mon ennemi naturel et ne cherche qu'à me susciter des embarras. Je méditais sa

perte, et aujourd'hui sa provocation me donne le droit de l'accomplir : il faut envoyer mes ordres en conséquence à l'armée que commande Vîrasêna.

VÂHATAVA.

Il sera fait selon votre vouloir.

LE ROI.

Mais vous-même, qu'en pensez-vous?

VÂHATAVA.

Je le crois parfaitement conforme à la saine politique. En effet,

Il est encore aisé d'apprêter la ruine
D'un ennemi puissant, s'il règne depuis peu :
Grand arbre transplanté, l'arracher est un jeu,
Avant que son pouvoir au sol ait pris racine.

LE ROI.

Très juste, ce précepte de politique! Saisissons donc ce motif et faisons marcher notre général.

VÂHATAVA.

Bien, Seigneur. (*Il sort.*)

(*Les courtisans se rangent autour du Roi, chacun suivant sa fonction.*)

GAUTAMA (11), *entrant.*

Le roi a daigné me dire : « Gautama, trouvez donc un moyen de me faire voir à loisir cette Mâlavikâ dont j'ai aperçu par hasard le portrait. » Le moyen, je l'ai trouvé, et je viens le lui annoncer. (*Il fait quelques pas sur la scène.*)

LE ROI, *apercevant Gautama.*

Je vois s'avancer un autre de mes ministres, celui que j'emploie à mes plaisirs.

GAUTAMA, *s'avançant.*

Vive le roi !

LE ROI, *inclinant la tête.*

Asseyez-vous ici. (*Gautama s'assied.*) L'œil de votre intelligence s'est-il ouvert à quelque moyen dont on puisse faire l'essai ?

GAUTAMA.

Dites au succès certain et infaillible.

LE ROI.

Comment cela ?

GAUTAMA, *lui parle à l'oreille, puis haut.*

Voilà l'affaire.

LE ROI.

Très bien, mon cher ami, vous avez adroitement débuté. L'entreprise est laborieuse, et pourtant j'y prends confiance, non sans cause :

Le dévouement qui me luit
Dans la nuit
Où mon pied en vain tâtonne,
Feu discret, montre à mes yeux
Anxieux
Le but que l'ombre environne !

(*Cris dans la coulisse :*)

Assez ! assez ! trêve de discours ! Le roi décidera de notre dispute !

LE ROI.

Cher ami, votre adresse est un bel arbre dont je vois s'épanouir la fleur.

GAUTAMA.

Bon, vous en verrez aussi les fruits.

(*Entre le chambellan.*)

LE CHAMBELLAN.

Seigneur, votre ministre vous fait dire que l'ordre de Votre Majesté est exécuté. Autre chose : Haradatta et Ganadâsa,

Ces deux maîtres ès arts galants,
Sur le propos de leurs talents
Là-bas se sont pris de querelle :
Pathos vivant, tout hors de soi,
Chacun demande à voir le roi.
Sa Majesté, qu'ordonne-t-Elle ?

LE ROI.

Introduisez-les.

LE CHAMBELLAN.

Aux ordres de Sa Majesté. (*Il sort, puis rentre avec eux.*) Entrez, entrez, Messieurs.

HARADATTA, *regardant le Roi.*

Oh ! que la majesté royale est difficile à soutenir ! Ce roi,

Je le connais, il m'aime, et pourtant (c'est étrange !)
Je tremble devant lui tout comme aux premiers jours.
De forme et de couleur ainsi l'Océan change,
Et qui l'a vu cent fois le voit nouveau toujours.

GANADÂSA.

Qu'il est imposant, cet éclat royal incarné en un homme ! Je n'ose entrer :

Sa porte à mon néant ne se refuse pas,
Vers son trône l'huissier me précède et me guide ;
Mais le feu de ses yeux, troublant mon œil timide,
Est un ordre muet qui rive au sol mes pas.

LE CHAMBELLAN.

Voici Sa Majesté. Approchez, Messieurs.

LES DEUX MAÎTRES, *s'approchant.*

Vive le roi !

LE ROI.

Soyez les bienvenus, Messieurs. (*Se tournant vers sa suite.*) Qu'on leur donne des sièges. (*Ils s'asseyent sur les sièges qu'on leur apporte.*) Quel sujet amène ici nos deux maîtres de ballet à l'heure ordinaire de leur répétition ?

GANADÂSA.

Seigneur, daignez m'écouter. C'est un maître excellent qui m'a enseigné la pratique du théâtre, j'ai présidé à maints exercices scéniques, j'ai obtenu la faveur de Votre Majesté et celle de la reine.

LE ROI.

Tout cela est notoire.

GANADÂSA.

Eh bien, Seigneur, c'est un maître tel que moi qui a été en butte à l'insulte de ce Haradatta : il a dit, devant des personnages considérables, que je ne valais point la poussière de ses pieds !

HARADATTA.

Seigneur, c'est lui qui le premier m'avait cherché querelle. Mais enfin, bien qu'il y ait de lui à moi toute la différence de la mer à une mare d'eau, que Votre Majesté daigne nous mettre tous deux à l'épreuve. Elle seule peut apprécier dignement notre talent et nous servir d'arbitre.

GAUTAMA.

Voilà un défi fort bien troussé !

GANADÂSA.

Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Daigne Votre Majesté nous ouïr attentivement.

LE ROI.

Un moment. La reine pourrait m'accuser de partialité : il faut donc que le procès se vide devant elle et la savante Kauçikî, son amie.

GAUTAMA.

Vos paroles sont la sagesse même.

LES DEUX MAÎTRES.

Comme il plaira à Votre Majesté.

LE ROI, *au chambellan.*

Maudgalya, allez annoncer cette nouvelle à la reine et la prier de venir ici avec la savante Kauçikî.

MAUDGALYA.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Il sort, puis rentre, précédant la reine Dhârinî accompagnée de la religieuse* (12).) Par ici, Madame, daignez entrer.

LA REINE, *à Kauçikî.*

Que vous semble, Madame (13), de ce concours ouvert entre Haradatta et Ganadâsa ?

KAUÇIKÎ.

Oh ! cessez de trembler pour le succès de votre cause : personne au monde ne l'emportera sur Ganadâsa.

LA REINE.

Soit; mais encore la faveur du roi peut-elle assurer la supériorité à son rival.

KAUÇIKÎ.

Ah ! daignez vous souvenir que vous portez le beau titre de reine. Songez-y, Madame :

Sublime est le feu qui sillonne
Les cieux sereins, quand le jour luit ;
Mais un noble éclat environne
La lune, hôtesse de la nuit.

GAUTAMA.

Ah ! ah ! voilà la reine qui s'avance, précédée de notre affidée la savante Kauçikî.

LE ROI.

Je la vois.

Couple auguste et charmant ! Déités domestiques !
A ces atours d'épouse, à ces voiles pieux,
On dirait du Véda les hymnes radieux
Qu'accompagne le chœur des traités ascétiques (14).

KAUÇIKÎ, *s'avançant.*

Vive le roi !

LE ROI.

Madame, je vous salue.

KAUÇIKÎ.

Fécondes toutes deux, de leurs biens peu jalouses,
La terre et Dhârinî sont vos nobles épouses (15) :
Puisse donc ici-bas, Seigneur,
Cent ans durer votre bonheur !

LA REINE.

Salut à mon noble époux !

LE ROI.

Madame, soyez la bien venue. (*A Kauçikî.*) Prenez un

siège, Madame. (*Tous s'asseyent suivant les convenances.*) Madame, ces honorables maîtres, Haradatta et Ganadâsa, se disputent l'un à l'autre la prééminence dans leur art : voudrez-vous bien remplir entre eux l'office de juge ?

KAUÇIKÎ, *souriant.*

Cessez de railler, Seigneur. Est-ce de la ville au village qu'on envoie les pierres fines pour les faire essayer ?

LE ROI.

Ne vous en défendez pas. Vous êtes la savante Kauçiki ; et, pour ce qui est de la reine et de moi, nous avons chacun nos préférences pour Ganadâsa ou Haradatta.

LES DEUX MAÎTRES.

Sa Majesté a sagement prononcé. Vous être neutre : veuillez, Madame, prononcer sur nos mérites et nos défauts.

LE ROI.

Eh bien, exposez-nous les circonstances du débat.

KAUÇIKÎ.

Seigneur, l'art du comédien est affaire d'exécution et de pratique : de quoi nous servirait ici un débat oral ?

LE ROI.

Qu'en pense la reine ?

LA REINE.

Puisque vous voulez bien me demander mon avis, cette dispute ne me plaît point.

GANADÂSA.

Madame, je vous supplie de ne pas me laisser passer pour inférieur à mon confrère.

GAUTAMA.

Allons, Madame, regardons les deux béliers se prendre aux cornes. Les paye-t-on pour ne rien faire ?

LA REINE.

Vous aimez donc bien les querelles ?

GAUTAMA.

Ne vous fâchez pas. Quand deux éléphants enragés se battent, il faut bien que l'un des deux reste sur le terrain pour que le combat puisse finir.

LE ROI, *à Kauçikî.*

Mais, Madame, vous avez sans doute déjà pu voir nos deux maîtres jouer en personne.

KAUÇIKÎ.

Assurément.

LE ROI.

En ce cas, désirez-vous qu'ils dirigent devant nous quelque exécution ?

KAUÇIKÎ.

C'est là justement ma pensée.

Tel en son sein nourrit la flamme,
Et tel la propage au dehors :
Gloire au maître dont la grande âme
Suffit seule à ces deux efforts !

GAUTAMA.

Vous avez entendu la décision de Madame : on vous jugera sur les résultats de votre enseignement.

HARADATTA.

Cela nous convient à merveille.

GANADÂSA.

Seigneur, nous en demeurons d'accord.

LA REINE.

Mais, si une élève inintelligente gâte l'enseignement qu'elle a reçu, la faute en retombera donc sur le maître ?

LE ROI.

Cela, Madame, est inévitable.

GANADÂSA.

Le maître qui accepte un sujet incapable fait déjà preuve de peu de discernement.

LA REINE, *bas à Ganadâsa.*

Allons, votre insistance a bien assez longtemps importuné Sa Majesté. (*Haut.*) Ganadâsa, laissez là cette sotte querelle.

GAUTAMA.

Votre Majesté a bien parlé. Va donc, Ganadâsa, fais ton office de pédagogue, mange en paix les gâteaux offerts à Sarasvatî (16); tout ce tracas n'est bon qu'à t'attirer des désagréments.

GANADÂSA.

En vérité est-ce là ce que veut dire Sa Majesté ? Alors il n'est pas hors de propos de répondre :

Le maître qui se dit : « Au logis j'ai pitance »,
Qui fuit la lutte et ses hasards,
Qui se laisse abaisser et ravale en silence
Au rang de gagne-pain les arts,
Celui-là, faux savant, trafiquant de science,
Ses pareils peuplent les bazars.

GAUTAMA.

Bon, mais votre élève n'est entre vos mains que depuis peu de temps, et vous ne sauriez encore produire une éducation aussi incomplète.

GANADÂSA.

J'y suis résolu par ce motif même.

LA REINE.

Eh bien, alors, faites tous deux vos preuves devant Madame qui vous jugera.

KAUÇIKÎ.

Non, cela serait irrégulier : un juge, eût-il la science infuse, ne saurait prononcer à lui seul.

LA REINE, *à part.*

Ah! sotte religieuse, vous me faites dormir debout! (*Elle se détourne avec dépit, le Roi la désigne du regard à Kauçikî.*)

KAUÇIKÎ, *à la Reine.*

Belle qui ressemblez à la lune sereine,
Pourquoi d'un air boudeur détourner votre œil noir?
Vous, qu'un époux soumis reconnaît pour sa reine,
En un débat stérile user votre pouvoir!

GAUTAMA.

Pas si stérile, ma foi! La reine défend son parti. (*A Ganadâsa.*) Vous avez de la chance, vous; la feinte colère de la reine vous épargne un échec. Il n'y a pas que vos élèves qui soient bien stylés à jouer la comédie.

GANADÂSA.

Vous l'entendez, Madame : voilà comment on interprète votre refus. Eh bien donc,

> M'interdire à présent d'affronter la gageure,
> C'est nous livrer, Madame, à qui nous fait injure !

(*Il se lève de son siège.*)

LA REINE, *à part.*

Rien à faire. (*Haut.*) Monsieur, vous avez tout pouvoir de commander à vos élèves.

GANADÂSA.

Je sors enfin d'une longue inquiétude. (*Au Roi.*) La reine m'accorde son autorisation. Que Votre Majesté daigne donc m'honorer de ses ordres : que dois-je représenter comme spécimen de mon enseignement ?

LE ROI.

C'est à Madame à en décider.

KAUÇIKÎ.

J'aurais peur, Seigneur, d'aller contre les intentions de la reine.

LA REINE.

Proposez toujours. Je demeure maîtresse de commander à mes gens (17).

LE ROI.

Ajoutez, Madame : « Et au roi lui-même. »

LA REINE.

Eh bien, Madame, parlez donc.

KAUÇIKÎ.

Seigneur, on parle à la cour d'une certaine pantomime tchalita (18) divisée en quatre parties. Assistons à une exécution de cet exercice, dirigée successivement par l'un et l'autre maître : nous pourrons ainsi apprécier la différence de leurs enseignements.

LES DEUX MAÎTRES.

Nous sommes à vos ordres, Madame.

GAUTAMA.

Eh bien, allez tous deux au théâtre, et, les apprêts faits, envoyez avertir Sa Majesté. Ou, mieux encore, le son du tambourin nous annoncera la représentation.

HARADATTA.

Bien. (*Il se lève. Ganadâsa tourne ses regards vers la Reine.*)

LA REINE.

Monsieur, je vous souhaite le succès. (*Ils vont tous deux pour sortir.*)

KAUÇIKÎ.

Un moment, Messieurs.

LES DEUX MAÎTRES, *revenant.*

Nous voici.

KAUÇIKÎ.

Affaire de faciliter le jugement : afin qu'on puisse mieux apprécier la correction de toutes leurs attitudes, vos élèves comparaîtront sans costume de théâtre.

LES DEUX MAÎTRES.

Il n'était pas besoin de nous le dire. (*Ils sortent.*)

LA REINE, *au Roi.*

Si Votre Majesté sait apporter dans ses autres affaires autant d'habileté que dans celle-ci, Elle doit triompher de tous les obstacles.

LE ROI.

Oh ! Madame,

M'imputer toutes ces misères !
O soupçons indignes de vous !
Vous savez qu'entre bons confrères
L'usage veut qu'on soit jaloux.

(*Bruit de tambourin derrière la scène. Tous prêtent l'oreille.*)

KAUÇIKÎ.

Écoutez, l'ouverture commence. A ce bruit,

Qu'il prend pour la voix du nuage humide,
Le paon lève au ciel ses yeux languissants (19),
Et le rythme ailé, sonore et limpide
D'une douce ivresse emplit tous nos sens.

LE ROI.

Allons, Madame, assister à la représentation.

LA REINE, *à part.*

Hélas ! que le roi montre peu de retenue ! (*Tous se lèvent.*)

GAUTAMA, *retenant le Roi.*

Plus doucement donc, que la reine ne soupçonne pas votre empressement.

LE ROI.

J'ai beau me composer : le son de ce tambour
Gourmande ma lenteur, et m'agite et me presse,
Pareil au bruit lointain du char de mon amour
Roulant sur le chemin qui mène à ma maîtresse.

(*Ils sortent tous.*)

FIN DE L'ACTE Ier.

NOTES DE L'ACTE Ier.

(1) Les Indous, grands amateurs de pantomimes, ont pour chacune d'elles des dénominations techniques à peu près intraduisibles.

(2) Ganadâsa est maître de ballet de la reine, et par suite sa troupe, entièrement distincte de celle du roi, habite un corps de logis où le roi ne pénètre point.

(3) Dans le régime des castes le métier et partant la science professionnelle se transmettent de père en fils.

(4) Dans l'Inde, le théâtre, issu des rites religieux, ne s'en est jamais détaché : on a vu que toute représentation débute par une prière. Le métier d'acteur est donc très considéré, et les professeurs de pantomime appartiennent à la caste des brâhmanes : aussi verra-t-on les égards qui leur sont témoignés et leurs irascibles exigences.

(5) Littéralement « la danse exprime le jeu compliqué de l'univers consistant dans les trois qualités », c'est-à-dire les trois qualités de tous les objets sensibles (bonté, passion et obscurité), thème courant de la métaphysique indoue.

(6) Le Seigneur est Çiva ou Roudra, son épouse est Oumâ, Dourgâ ou Parvatî. Voyez la note 1 du prologue. — La danse terrible de Çiva le destructeur est un des traits les plus connus de la mythologie indoue.

(7) Vu la situation du royaume d'Agnimitra, il est probable que la Mandâkinî doit ici être identifiée avec la Narmadâ (Nerbuddah), rivière du Dékhan qui coule de l'est à l'ouest au pied des monts Vindhya et se jette dans la baie de Surate.

(8) Superstition indoue. Mais, pour cela, il faut que la chute ait lieu sous l'astérisme d'*Arcturus*.

(9) Autre nom technique (cf. note 1), qui signifie textuellement « en cinq parties ».

(10) Dans le régime de l'Inde du moyen âge, qui rappelle beaucoup celui de notre période mérovingienne, tout parent du roi lui est suspect, comme pouvant aspirer à la royauté, et les meurtres entre membres de la famille royale sont extrêmement fréquents. — Le beau-frère du roi de Vidarbha, dont il va être question, est l'ancien ministre du dernier roi de la dynastie des Mauryas, détrôné au profit d'Agnimitra (Voyez la liste des personnages).

(11) Ce personnage est ce qu'on nomme le *vidoûchaka*, c'est-à-dire le bouffon de la pièce, qu'on rencontre dans la plupart des drames indous. C'est un brâhmane ignorant, gourmand et poltron, dont tous les autres se raillent à plaisir, sans pourtant jamais perdre de vue le caractère sacré dont il est revêtu ; et à lui seul ce contraste est déjà fort piquant. De plus, le *vidoûchaka* est l'ami d'enfance du roi avec lequel il jouit d'une extrême familiarité : il en use pour lui dire à l'occasion toutes ses vérités. Notre Gautama ne s'en prive pas, et je ne crois pas qu'il existe ailleurs un bouffon plus alerte et plus plaisant. Ajoutons qu'il joue ici un rôle très actif, tandis que, dans nombre de pièces, il ne sert qu'à égayer l'action.

(12) La religieuse appartient à la religion bouddhique, dont les austérités sont bien connues. La pièce nous reporte à une époque de tolérance, où le brâhmanisme et le bouddhisme prospéraient côte à côte.

(13) Le titre décerné à la religieuse est plus technique, et pourrait à la rigueur se traduire par « révérende », si, dans nos habitudes de langage, ce titre ne jurait par trop étrangement avec le rôle joué ici par le personnage.

(14) Ces traités ascétiques sont les Oupanichads, grandes compilations de métaphysique, de morale et de religion, qui sont censées des commentaires aux hymnes des Védas. Cette comparaison bien indoue signifie à peu près : « comme la majesté divine accompagnée de la sagesse austère ».

(15) Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le nom de Dhârinî et celui de la Terre désignée par l'épithète *bhoûtadhârinî* « soutenant les créatures ». — Le titre de « maître » ou « époux de la terre » est pour les rois une désignation courante dans la poésie indoue.

(16) Les élèves des classes de chant et de danse font à leur patronne, la Déesse Sarasvatî, l'offrande périodique d'un gâteau qui en fait rentre dans les émoluments du professeur.

(17) La reine veut dire que, si Kauçikî propose une épreuve qui lui paraisse inconvenante, elle reste toujours maîtresse de l'interdire à sa suivante Mâlavikâ.

(18) Voyez la note 1. C'est la pantomime que Ganadâsa a enseignée à Mâlavikâ.

(19) Dans la poésie indoue le paon est représenté comme toujours altéré (cf. la note 9 de l'acte II) : sa joie ici vient de ce que le bruit du tonnerre annonce la pluie.

ACTE II.

(*Après l'exécution de l'ouverture on voit paraître, assis sur des sièges, le Roi avec Gautama à son côté, la Reine, Kauçikî, et toute la suite par rang de préséance.*)

LE ROI.

Madame, lequel de ces deux honorables maîtres ferons-nous le premier comparaître devant nous ?

KAUÇIKÎ.

Ils sont également anciens dans la pratique de leur art, mais je crois que la préséance de l'âge appartient à Ganadâsa.

LE ROI.

Eh bien, Maudgalya, allez annoncer cette décision aux honorables maîtres et vaquez ensuite aux devoirs de votre office.

MAUDGALYA.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Il sort.*)

GANADÂSA, *s'avançant.*

Seigneur, le poème de *Çarmichthâ* se compose de quatre parties en andante. Daignez entendre avec attention l'une de ces parties.

LE ROI.

Monsieur, le respect me rend tout oreilles. (*Ganadâsa sort. Bas, à Gautama.*) Cher ami,

Mon œil, impatient d'une si longue attente,
Perce en vain le décor,
Et voudrait arracher la toile palpitante
Qui la lui cache encor !

GAUTAMA, *le retenant.*

Allons, le voilà, ce miel des yeux, et la mouche peut s'en approcher. Alerte, regardez bien.

(*Entre Mâlavikâ accompagnée de son maître, qui suit avec attention toutes ses attitudes.*)

GAUTAMA, *bas, au Roi.*

Voyez : sa beauté ne dément pas celle du portrait.

LE ROI, *bas.*

Je l'avoue, mon ami,

Oui, je craignais que du tableau
Elle ne trahît la promesse ;
Mais c'est un bien grossier pinceau
Qui fixa de ses traits la grâce enchanteresse.

GANADÂSA.

Mon enfant, tâchez de vous composer et présentez-vous avec assurance.

LE ROI, *à part.*

O charme infini de toutes ses attitudes !

Longs yeux ! bras arrondis ! blanche et ferme poitrine !
Visage au suave contour !
Taille mince à souhait ! pieds cambrés ! chair divine (1) !
Hanches que cisela l'Amour !
Idéal de beauté tel que jamais peut-être
Pour y verser son art l'ait pu rêver un maître !

MÂLAVIKÂ, *s'avance et chante ces quatre stances* (2).

J'aime et désespère :
De ta chimère
Guéris-toi, mon cœur!

Mais tu bats plus vite..
Mon œil palpite!
Présage vainqueur (3)!

O toi que j'adore,
Qu'enfin je revoi,
Comment encore
T'amener à moi?

Je t'implore
O mon roi!
Daigne apaiser l'ardeur qui me dévore,
Accepte ma foi!

(*Pantomime appropriée au sentiment exprimé.*)

GAUTAMA, *bas.*

Jolies stances! On dirait une porte par laquelle la belle fait irruption en votre cœur.

LE ROI.

Cher ami, nos deux cœurs se répondent :

« Accepte, dit-elle
Ma foi! »
L'amant qu'elle appelle,
C'est moi!
Et de son jeu la grâce souveraine
En ce moment n'est qu'un piquant détour
Pour affronter les regards de la reine
Et devant elle avouer son amour.

(*Mâlavikâ, ayant fini de chanter, va pour sortir.*)

GAUTAMA.

Restez, Mademoiselle. Vous avez interverti l'ordre et oublié quelque chose que je dois vous demander (4).

GANADÂSA.

Demeurez, mon enfant : quand vous aurez fait la preuve de votre instruction, vous pourrez vous retirer. (*Mâlavikâ revient et se tient immobile.*)

LE ROI, *à part.*

Ah ! que dans toutes les attitudes sa grâce embellit sa beauté !

Son bras gauche sur sa hanche
Repose, et vers sa main blanche
Vient s'écrouler l'avalanche
Des anneaux lourds et bruyants ;
Souple liane ondulante,
L'autre main pend nonchalante,
Et la prunelle tremblante
S'attache aux dessins fuyants
Du parvis aux fleurs d'agate,
Sur qui, fleur vivante, éclate
La corolle délicate
De ses pieds veinés d'azur.
Demeure ainsi : je préfère
Même à ta danse légère
L'immobilité sévère
De ton beau corps svelte et pur.

LA REINE.

Notre honorable maître prendrait-il donc à cœur une boutade de Gautama ?

GANADÂSA.

Madame, n'en parlez pas aussi légèrement : le commerce familier du roi fait de Gautama un juge subtil.

Comme au travers d'un filtre une eau trouble s'épure,
Au contact du bon goût un goût douteux s'assure (5).

(*A Gautama.*) Nous vous écoutons, Monsieur.

GAUDAMA, *à Ganadâsa.*

Interrogez d'abord l'arbitre. Quant à la lacune que j'ai remarquée, je la signalerai ensuite.

GANADÂSA.

Madame, veuillez prononcer sur les mérites ou les défauts de cette exécution.

KAUÇIKÎ.

Elle est parfaite et irréprochable :

Les passions en jeu se pressent et se fondent
En un ensemble harmonieux ;
Paroles, gestes, chant l'un l'autre se répondent :
Fête de l'oreille et des yeux !

GANADÂSA.

Qu'en pense Votre Majesté ?

LE ROI.

Ganadâsa, je ne suis pas loin de déserter mon propre parti.

GANADÂSA.

Me voilà donc reconnu maître de ballet !

Oui, c'est le vrai savoir, celui
Dont l'éclat ne craint point la majesté royale.
Au milieu de la flamme ainsi l'or fauve luit,
Déployant sa splendeur rivale.

LA REINE.

Monsieur, je vous félicite de votre triomphe.

GANADÂSA.

C'est à votre faveur, Madame, que je le dois. (*A*

Gautama.) Et maintenant, Gautama, dites-nous ce que vous avez dans l'esprit.

GAUTAMA.

Tout débutant au théâtre doit débuter par un hommage au brâhmane. Voilà ce que vous avez oublié.

KAUÇIKÎ.

Ah! ah! voilà un juge qui se connaît en exécution théâtrale. (*Rire général, Mâlavikâ sourit.*)

LE ROI, *à part.*

Mon œil a pu pénétrer la nature intime de l'objet aimé :

Quand, sous la lèvre en fleur, ce rire a découvert
L'émail de ses dents fines,
J'ai vu dans mon extase un lotus entr'ouvert
Qui montrait à demi ses blanches étamines.

GANADÂSA.

Vénérable brâhmane, ceci n'est point une représentation costumée : autrement, aurions-nous pu oublier les honneurs et les présents qui vous étaient dus?

GAUTAMA.

Par ma foi, je les attendais comme un jeune tchâtaka (6) sans expérience, en contemplation devant les nuages qui tonnent sans donner d'eau.

KAUÇIKÎ.

A ce point!

GAUTAMA.

Allons, allons, les fous s'en doivent remettre à la satisfaction des gens habiles : puisque cette jeune actrice emporte tous vos suffrages, il faut que je lui donne un

gage de votre estime. (*Il détache un bracelet du bras du Roi.*)

LA REINE.

Arrêtez : ne faisant pas ici l'office de juge, comment pouvez-vous lui donner ce bijou ?

GAUTAMA.

Bon, bon, je fais l'office de quelqu'autre.

LA REINE, *à Ganadâsa.*

Monsieur, il me semble que votre élève a fait la preuve de son instruction.

GANADÂSA.

Mon enfant, retirez-vous à cette heure. (*Elle rentre avec lui dans la coulisse.*)

GAUTAMA, *bas, au Roi.*

Voilà tout ce que je puis faire pour servir vos amours.

LE ROI, *bas.*

Oh ! trêve de pareilles défaites !

A mes yeux éblouis ce rideau qui retombe,
C'est pour mon cœur la fin d'une fête, la tombe
Se scellant sur ma joie, hélas ! c'est le soleil
Qui croule et disparaît à l'occident vermeil !

GAUTAMA.

C'est fort bien ; mais vous voilà comme un pauvre qui irait demander au médecin un remède contre la misère (7).

HARADATTA, *entrant.*

Seigneur, daignez maintenant me faire la faveur d'assister à ma représentation.

LE ROI, *à part.*

Hélas ! il a disparu, l'objet digne de mes regards ! (*Haut, avec une courtoisie forcée.*) Haradatta, c'est là notre plus vif désir.

HARADATTA.

Je vous remercie de cette grâce.

LE BARDE (8), *derrière la scène.*

Vive le roi ! Le soleil est monté au milieu du ciel :

C'est l'heure accablante où les flamants roses,
Parmi les fleurs d'or aux étangs écloses,
Ferment à demi leurs yeux indolents ;
Où viennent de loin couvrir la terrasse
Les ramiers lassés, que le soleil chasse,
En larges essaims, des combles brûlants ;
Le paon altéré, la crête dressée,
Happe en sautillant la fine rosée
Que la brise égrène autour du jet d'eau (9) :
O Soleil ! ô Roi ! régnez sur le monde,
Versez à l'envi votre ardeur féconde,
De vos clairs midis l'éclat est si beau !

GAUTAMA.

Ah ! ah ! vous entendez ? c'est l'heure du bain et du repas de Votre Majesté, et les médecins disent qu'il ne vaut rien de changer ses heures (10).

LE ROI.

Qu'en dites-vous, Haradatta ?

HARADATTA.

Seigneur, je n'ai rien à dire.

LE ROI, *à Haradatta.*

Eh bien, nous verrons demain votre représentation. Allez, Monsieur, vous reposer.

HARADATTA.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Il sort.*)

LA REINE.

Je laisse Votre Majesté à ses occupations de l'heure de midi.

GAUTAMA.

C'est cela, qu'on apporte tôt à boire et à manger.

KAUÇIKÎ, *se levant.*

Salut à Votre Majesté ! (*La Reine et Kauçikî sortent.*)

GAUTAMA.

Hein! ce n'est pas pour la beauté seulement, mais pour le talent aussi, que Mâlavikâ n'a point sa pareille !

LE ROI.

La beauté ! le talent ! alliance invincible
Qu'en ses desseins cachés noua le Créateur !
Il a forgé le trait dont mon cœur est la cible,
Il l'enduit à présent d'un poison séducteur.

Que vous dirai-je de plus ? Songez à moi.

GAUTAMA.

Et vous à moi : mon pauvre ventre est vide comme une écuelle à vendre et me brûle.

LE ROI.

A ce point ! Eh bien, allez, mais hâtez-vous en faveur de votre ami.

GAUTAMA.

J'en ai pris l'engagement, soyez tranquille. Seulement la belle est comme la lune que couvre un nuage : il ne dépend

pas d'elle de se faire voir. Et puis, il ne me déplaît pas de vous voir comme un oiseau qui plane au-dessus d'un étal de boucher, un pauvre oiseau qui veut et n'ose. : . languissant, geignant, me demandant le salut...

LE ROI.

Cher ami, comment donc ne languirais-je pas ? Hélas !

Fi des mille beautés que mon palais recèle !
Fasciné par ses yeux, mon cœur ne voit plus qu'elle !

(*Ils sortent.*)

FIN DE L'ACTE II.

NOTES DE L'ACTE II.

(1) Littéralement πυγὰς καλλιπύγους

(2) Dans le texte c'est une stance de quatre vers, mais quatre vers de 15 syllabes chacun : la traduction serre donc d'assez près l'original.

(3) Le tremblement de l'œil gauche est un présage favorable pour la femme et funeste pour l'homme. Ici il annonce à Mâlavikâ la présence de celui qu'elle aime.

(4) Gautama joue son rôle de compère en retenant le plus longtemps possible Mâlavikâ sous les yeux du roi.

(5) Dans le texte la comparaison est plus indoue : il y est question du fruit du pankatchid, qui, desséché et réduit en poudre, a la propriété de précipiter les impuretés de l'eau.

(6) Espèce de coucou *(cuculus melanoleucus)*, qui, selon la légende, ne s'abreuve que des gouttes de pluie au moment où elles tombent.

(7) C'est-à-dire « je suis désormais aussi impuissant à vous aider qu'un médecin à guérir un homme de la pauvreté ».

(8) Les bardes ou poètes de cour chantent, en s'accompagnant du luth, les louanges du roi et l'avertissent des divers temps de la journée.

(9) Dans le texte « la noria », c'est-à-dire la machine élévatoire qui fait monter l'eau pour le service du palais et des jardins. Cf. acte Ier, note 19.

(10) L'interruption de Gautama a pour but de dispenser le roi de la corvée d'entendre Haradatta, maintenant que le stratagème est épuisé ; et d'ailleurs la gourmandise bien connue de Gautama rend cette interruption tout à fait plausible.

ACTE III.

PROLOGUE.

(*Entre la suivante de Kauçikî.*)

LA SUIVANTE.

Madame m'a commandé : « Samâdhimatikâ, allez-vous-en cueillir un citron pour que je le présente au roi en lui rendant hommage (1). » Alors je cherche Madhoukârikâ la gardienne du parc. (*S'avançant et regardant.*) La voici précisément qui regarde l'açôka doré (2). Je m'en vais la saluer. (*Entre Madhoukârikâ.*) Bonjour, Madhoukârikâ, comment va la garde du parc ?

MADHOUKÂRIKÂ.

Hé ! c'est Samâdhimatikâ ! Chère amie, soyez donc la bien venue.

SAMÂDHIMATIKÂ.

Madame m'a dit : « Les gens de notre sorte ne doivent pas aborder le roi les mains vides : il me faut un citron pour aller lui rendre hommage. »

MADHOUKÂRIKÂ.

A la bonne heure, le citron n'est pas loin. Mais, dites-moi, après avoir assisté à l'exhibition des deux maîtres de ballet qui se disputaient la supériorité de l'enseignement musical, auquel Madame a-t-elle donné le prix ?

SAMÂDHIMATIKÂ.

Tous deux se sont montrés incomparables dans leur art ; mais Ganadâsa l'a emporté à cause de la perfection accomplie de son élève.

MADHOUKÂRIKÂ.

Et, dites-moi, ne jase-t-on pas au sujet de Mâlavikâ ?

SAMÂDHIMATIKÂ.

Comment donc ! Le roi en est amoureux fou. C'est à peine si les égards qu'il garde à la reine Dhârinî l'empêchent de faire acte de souveraineté en laissant éclater sa passion. Et puis voilà quelques jours que Mâlavikâ pâlit à vue d'œil comme une guirlande de jasmins détachés de leur tige... Je n'en sais pas davantage, permettez-moi de me retirer.

MADHOUKÂRIKÂ.

Cueillez donc le citron qui pend à cette branche.

SAMÂDHIMATIKÂ, *le cueillant.*

Puissiez-vous, de votre obligeance envers Madame, recueillir un fruit encore plus abondant !

MADHOUKÂRIKÂ.

Chère amie, partons ensemble : il faut que j'aille annoncer à la reine que cet açôka doré, dont la floraison s'est fait beaucoup attendre, est enfin entré dans la période où le contact d'une jeune fille le décidera à fleurir.

SAMÂDHIMATIKÂ.

Fort bien, c'est votre office.

(*Elles sortent.*)

(*Entre le Roi dans l'attitude d'un amoureux, accompagné de Gautama.*)

LE ROI, *à lui-même.*

Vous à qui le destin dérobe ses trésors,
Pleurez, pleurez, mes yeux, et toi, languis, ô corps
Sevré de sa caresse !
Mais toi du moins, mon cœur, ses célestes attraits,
Objet de tes désirs, ne te quittent jamais :
D'où te vient ta détresse ?

GAUTAMA.

Trêve de désespoir et de lamentations ! J'ai vu Bakoulâvalikâ, la tendre amie de votre Mâlavikâ, et je lui ai fait entendre congrûment ce dont vous m'aviez chargé.

LE ROI.

Et qu'a-t-elle dit ?

GAUTAMA.

Elle vous fait dire que votre commission l'honore ; mais, cette pauvre Mâlavikâ, la reine la fait surveiller comme une pierre précieuse gardée par un dragon, et il n'est pas aisé d'arriver jusqu'à elle. Enfin elle y tâchera, et voilà.

LE ROI.

Amour, ô Dieu puissant, tu diriges nos désirs sans souci des obstacles, et ton élan est si fougueux que ton esclave ne saurait supporter un seul instant d'attente ! *Avec surprise* :)

Comment ton arme inoffensive (3)
Peut-elle ainsi broyer nos cœurs,
Roi de la volupté pensive,
Roi des épuisantes douleurs ?

GAUTAMA.

Mais puisque je vous dis qu'on songe au moyen de vous contenter. Daignez seulement prendre patience.

LE ROI.

Mais où passer le reste du jour ? Je ne saurais prendre goût à aucune de mes occupations habituelles.

GAUTAMA.

Bon, Irâvatî ne vous a-t-elle pas aujourd'hui même, sous couleur de retour du printemps, envoyé par Nipounikâ les premières grappes fleuries d'amarante rouge qui annoncent le renouveau ? et par la même occasion ne vous a-t-elle pas fait dire qu'elle désirait aller à l'escarpolette en votre compagnie ? Vous lui avez promis d'y être. Allons-nous-en au parc.

LE ROI.

Hélas ! cela ne se peut.

GAUTAMA.

Comment cela ?

LE ROI.

Mon ami, les femmes sont perspicaces de leur nature. J'aurais beau lui prodiguer les caresses, elle s'apercevrait bien vite que j'ai le cœur plein de la pensée d'une autre. Laissons cela :

Je puis d'un faux-fuyant colorer ma paresse,
Et mieux vaut après tout quelque incivilité,
Que de donner sur moi prise à cette tigresse,
Qui, prévenue ou non, dans ma feinte tendresse
Lirait mon infidélité.

GAUTAMA.

Mais il ne faut pas non plus négliger tout d'un coup l'affection de vos favorites.

LE ROI, *après réflexion.*

Eh bien donc, montrez-moi le chemin du parc (4).

GAUTAMA.

Par ici, Seigneur. (*Ils font quelques pas.*) Voyez : ne dirait-on pas que ces jeunes rameaux, agités par le vent, sont autant de doigts qui, au nom du printemps, vous font signe d'entrer dans le parc ?

LE ROI, *avec émotion.*

Il est bien vrai que le printemps sympathise à mon chagrin. Écoutez, mon ami :

Il semble en ce moment, par la plainte lointaine
Des coucous amoureux (5), s'enquérir de ma peine,
Et le vent du midi, qu'embaume le jasmin,
Caressant doucement mon corps, est une main
Qu'imprègne sa suave haleine.

GAUTAMA.

Entrez dans le parc, vous y trouverez de la distraction. (*Ils s'avancent.*) Oh ! mon ami, contemplez ce spectacle : c'est sûrement pour vous séduire que la nymphe de ce parc a pris le costume des fleurs printanières, qui fait honte à la toilette des belles jeunes femmes.

LE ROI.

Je regarde et j'admire !

Devant l'açôka (5) pâlit
Le fard des lèvres pourprées ;
Roses, noires et dorées
L'amarante épanouit,
Comme un signe au front des belles
Ses grappes de fleurs nouvelles,
Et les tilakas noircis,
Sur qui l'abeille butine,
Semblent la marque mutine
Entre deux épais sourcils (7) :

O charme de la nature,
Tu ne dois rien envier
A l'art que sait déployer
La coquette à sa parure.

(*Tous deux s'absorbent dans la contemplation du parc. Entre Mâlavikâ, en proie à une profonde mélancolie.*)

MÂLAVIKÂ.

Je ne sais si le roi répond à mon amour; je l'aime pourtant, et j'en ai honte, hélas! Comment donc oserais-je confier mon amour à ma compagne? et combien de temps encore faudra-t-il renfermer en moi-même mon brûlant secret? (*Elle fait quelques pas.*) Mais où vais-je? (*Elle demeure songeuse.*) Ah! oui, la reine m'a dit : « Gautama, en me poussant trop fort, m'a fait tomber de l'escarpolette, et je ne saurais marcher : allez pour moi seconder la floraison de l'açôka doré, et, si dans cinq jours il a fleuri, je... (*profond soupir*) je vous accorderai une faveur qui comblera tous vos vœux. » Me voici arrivée à l'endroit où je dois faire mon office, et Bakoulâvalikâ doit m'apporter ici dans un moment une parure pour mes pieds : je vais en l'attendant me divertir un peu. (*Elle se promène.*)

GAUTAMA.

Aïe! aïe! voilà verser de l'eau-de-vie à un homme déjà ivre!

LE ROI.

Eh bien, qu'est-ce donc?

GAUTAMA.

Vous ne voyez pas votre Mâlavikâ, pas loin d'ici, en toilette un peu négligée, et l'air fort troublé?

LE ROI, *avec joie.*

Quoi! Mâlavikâ?

GAUTAMA.

Elle-même.

LE ROI.

Ah ! je me sens revivre !

Elle est là, dis-tu ! Ma souffrance
Cède à son charme encor latent.
Mon cœur renaît à l'espérance !....
Tel le voyageur haletant,
Quand le fleuve, que les grands chênes (8)
Masquent encor de leur rideau,
Dénonce ses ondes prochaines
Par la clameur des oiseaux d'eau.

Mais où donc est-elle ?

GAUTAMA.

La voici, dans cette avenue, qui s'avance tout droit vers nous.

LE ROI.

Cher ami, je la vois !

Port opulent, grâce alanguie,
Longs yeux, taille à prendre à la main,
Oui, je la vois ! et c'est ma vie
Qui s'avance sur ce chemin !

Mais elle me paraît changée depuis l'autre jour.

Pâle comme l'envers d'une feuille de tremble (9),
En parure modeste, à mes yeux elle semble
Une jeune liane, où le printemps en pleurs
Au vert feuillage à peine a mêlé quelques fleurs.

GAUTAMA.

Elle aussi, sans doute, a souffert du mal d'amour.

LE ROI.

Ah ! que son regard est tendre !

MÂLAVIKÂ.

Cet açôka qui, pour se revêtir de fleurs, attend une voluptueuse caresse, et moi qui me meurs d'amour, nous nous ressemblons. Pour me remettre, je veux m'asseoir sur ce banc de pierre qu'il couvre de son frais ombrage.

GAUTAMA.

Avez-vous entendu ? Elle a dit : « Je me meurs d'amour. »

LE ROI.

De si peu de chose vous ne tirez pas, je suppose, une induction favorable à mes désirs :

Le pollen de l'amarante
A la senteur pénétrante,
La séve qui diamante
Les bourgeons lents à s'ouvrir,
Tamisés par les haleines
Qui vont fécondant les plaines,
De langueurs vagues et vaines
Suffisent à nous emplir.

(*Mâlavikâ s'assied.*)

A cette place, cher ami, une liane nous dérobe à ses yeux.

GAUTAMA.

Mais n'est-ce pas Irâvatî que j'aperçois là-bas ?

LE ROI.

L'éléphant en contemplation devant le lotus ne voit pas le crocodile. (*Il demeure absorbé.*)

MÂLAVIKÂ.

Pourquoi donc me torturer, ô mon cœur ? Renonce à cette passion stérile. (*Gautama regarde le Roi.*)

LE ROI.

Vois, ô ma bien-aimée, combien la passion est insensée !

Quel est donc cet élu qu'appellent ta voix tendre
Et ton cœur en émoi ?
Tu n'as pas dit son nom ; pourtant j'ai cru l'entendre...
Ai-je rêvé, dis-moi ?

GAUTAMA.

Voici qui va dissiper toutes vos angoisses : notre messagère d'amour Bakoulâvalikâ s'en vient charmer sa solitude.

LE ROI.

Pourvu qu'elle se souvienne de notre commission !

GAUTAMA.

Comment cette esclave oublierait-elle une commission auguste de Votre Majesté ? Je m'en souviens bien, moi ! (*Entre Bakoulâvalikâ, portant une parure de pieds.*)

BAKOULÂVALIKÂ.

Comment allez-vous, ma chère ?

MÂLAVIKÂ.

Ah ! vous voici, Bakoulâvalikâ ! Chère amie, soyez la bien venue, asseyez-vous.

BAKOULÂVALIKÂ.

Eh bien, vous êtes chargée de faire fleurir l'açôka. Donnez ici votre pied, que j'y mette le fard et l'anneau.

MÂLAVIKÂ, *à part.*

O mon cœur, ne caresse pas la douce pensée de jamais atteindre le terme de tes désirs ! Comment hélas ! me délivrer de la vie ? Mais à quoi bon d'ailleurs ? La mort viendra bien d'elle-même, et cette parure est celle de mon supplice.

BAKOULÂVALIKÂ.

A quoi pensez-vous ? Allons, dépêchons, la reine est très pressée de voir enfin fleurir l'açôka doré.

LE ROI.

Comment ! c'est pour faire fleurir l'açôka qu'elle est venue jusqu'ici ?

GAUTAMA.

Sans doute. Vous pensez bien que ce n'est pas pour rien que la reine la fait revêtir de ces atours d'épouse de roi.

MÂLAVIKÂ, *tendant son pied.*

Pardonnez-moi ma distraction.

BAKOULÂVALIKÂ.

Vous êtes mon petit cœur chéri. (*Elle commence la toilette.*)

LE ROI.

Voyez, ami, sur ce pied fait au tour
Se détacher cette ligne foncée :
Dirait-on pas la première percée
De frais bourgeons sur l'arbre de l'Amour (10) ?

GAUTAMA.

Oui, son pied est bien digne de l'office dont elle est chargée.

LE ROI.

Que vous dites vrai !

Oh ! du bout de son pied, bouton de rose pâle,
Où brille un ongle lisse aux fins reflets d'opale,
Daigne la belle enfant caresser tour à tour
L'açôka qui se meurt de langueur et d'amour,
Et l'amant éperdu qui devant elle, un jour,
Inclinera son front, implorant en silence
Le pardon et l'oubli de quelque douce offense !

GAUTAMA

Eh ! oui, vous serez quelque jour en mesure de l'offenser ainsi.

LE ROI.

J'en accepte l'augure, clairvoyant brâhmane. (*Entre Irâvatî, avec sa suivante : elle paraît très émue.*)

IRÂVATÎ.

J'ai souvent entendu dire que l'amour est la plus belle parure de la femme : est-ce vrai, Nipounikâ ?

NIPOUNIKÂ.

C'est un propos commun qui n'a jamais été aussi vrai qu'aujourd'hui.

IRÂVATÎ.

Ah ! ce ne sont pas des compliments que je vous demande ! Qu'est-ce donc qui vous fait supposer que le roi soit allé le premier du côté de l'escarpolette ?

NIPOUNIKÂ.

Les égards qu'il n'a jamais cessé de vous témoigner, Madame.

IRÂVATÎ.

Trêve de flatterie ! Parlez-moi en toute sincérité.

NIPOUNIKÂ.

Cautama avait envie de recevoir ses cadeaux de printemps et ne s'est pas fait trop prier pour me dire que le roi y irait. Hâtez-vous donc de le rejoindre.

IRÂVATÎ, *avec une démarche conforme à l'état qu'elle dépeint.*

Ah ! mon cœur dévoré d'amour hâte mes pas vers mon

seigneur, mais mes pieds refusent de se mouvoir au gré de mon impatience !

NIPOUNIKÂ.

Mais nous voici à l'escarpolette.

IRÂVATÎ.

Nipounikâ, le roi n'y est point !

NIPOUNIKÂ.

Regardons bien : le roi se sera caché derrière quelque buisson pour nous faire une surprise. Allons jusqu'au banc de pierre de l'açôka que nous cache cette liane. (*Elle s'avance et regarde, Irâvatî la suit.*) Aïe ! Voyez donc, Madame : la branche de jasmin que nous cueillons abrite des morsures de fourmis.

IRÂVATÎ.

Que voulez-vous dire ?

NIPOUNIKÂ.

A l'ombre de l'açôka, Bakoulâvalikâ est en train de faire la toilette des pieds de Mâlavikâ.

IRÂVATÎ, *avec une expression de crainte.*

Ce n'est pas ici la place de Mâlavikâ. Qu'en pensez-vous ?

NIPOUNIKÂ.

La reine s'est blessé le pied en tombant de l'escarpolette. Je suppose qu'elle aura chargé Mâlavikâ d'aller faire fleurir l'açôka. Autrement, comment la reine confierait-elle à une de ses suivantes cette paire d'anneaux qui jamais ne quitte ses pieds ?

IRÂVATÎ.

Oui, c'est un grand honneur qu'elle lui fait.

NIPOUNIKÂ.

Eh bien, cherchons-nous le roi ?

IRÂVATÎ.

Oh ! mes pieds se dérobent sous moi, mon cœur se trouble, mais je veux aller jusqu'au bout de mes inquiétudes. (*Regardant Mâlavikâ, à part.*) Hélas ! ce n'est point à tort que je m'inquiète !

BAKOULÂVALIKÂ, *faisant signe à Mâlavikâ de regarder son pied.*

Le fard vous plaît-il appliqué ainsi ?

MÂLAVIKÂ.

Je me ferais scrupule d'en louer l'application à mon pied. Mais qui donc vous a faite si adroite à cette besogne ?

BAKOULÂVALIKÂ.

C'est le roi qui m'a instruite (11).

GAUTAMA.

Hâte-toi donc de témoigner ta reconnaissance à ton précepteur.

MÂLAVIKÂ.

Vous n'en êtes pas plus fière.

BAKOULÂVALIKÂ.

Si, je serai fière aujourd'hui d'avoir paré des pieds dignes de mon talent. (*Regardant sa peinture, à part.*) Mon travail est terminé. (*Haut.*) Chère amie, j'ai fini de farder l'un de vos pieds : il n'y a plus qu'à le sécher à mon haleine ; mais, d'ailleurs, il vient assez de vent par ici.

LE ROI.

Voyez, mon ami, voyez ! Oh !

> **De mon souffle baiser son pied, que le fard lave**
> **D'un ton rose et charmant !**
> **Pour la première fois l'adorer en esclave,**
> **La servir en amant !**

GAUTAMA.

Pas de regrets ! Vous aurez bientôt et longtemps pareilles occasions de la servir.

BAKOULÂVALIKÂ.

Votre pied a l'éclat d'un lotus rose à cent feuilles. Puisse le roi quelque jour reposer entre vos bras ! (*Irâvatî regarde Nipounikâ.*)

LE ROI.

C'est bien là mon souhait.

MÂLAVIKÂ.

Ah ! vous dites des folies !

BAKOULÂVALIKÂ.

Point du tout, je dis ce que je dois dire (12).

MÂLAVIKÂ.

Oui, je sais que vous m'aimez bien.

BAKOULÂVALIKÂ.

Et je ne suis pas la seule !

MÂLAVIKÂ.

Et qui donc encore ?

BAKOULÂVALIKÂ.

Le roi, qui aime fort les belles choses.

MÂLAVIKÂ.

Vous parlez en l'air. Un tel honneur n'est pas fait pour moi.

BAKOULÂVALIKÂ.

C'est vous qui ne savez ce que vous dites. Mais regardez donc le roi qui maigrit et pâlit.

NIPOUNIKÂ.

La rouée vous a des réponses!... On dirait qu'elle a répété son rôle.

BAKOULÂVALIKÂ.

Amour pour amour, vous savez, c'est la règle, il faut la suivre.

MÂLAVIKÂ.

Parlez-vous de votre propre mouvement?

BAKOULÂVALIKÂ.

Que nenni! Je ne suis qu'un miroir qui reflète les déclarations passionnées du roi.

MÂLAVIKÂ.

Hélas! je songe à la reine. Je ne pourrai jamais disposer de mon cœur.

BAKOULÂVALIKÂ.

Enfant! cette branche de manguier, incarnation du printemps, parce qu'une abeille s'y est posée, est-ce une raison pour ne la point cueillir?

MÂLAVIKÂ.

Alors, mignonne, secondez-moi, je vous en prie, de votre mieux.

BAKOULÂVALIKÂ.

Bon, ne suis-je pas la guirlande de bakoula (13) qui répand d'autant plus de parfum qu'on la tient plus près de soi ?

LE ROI.

Bien, Bakoulâvalikâ ! très bien !

Comme elle a, d'une main légère,
Écarté son scrupule et calmé son tourment !
Ah ! le doute épuise un amant,
Mais tu lui rends la vie, adroite messagère !

IRÂVATÎ.

Voyez donc comme Bakoulâvalikâ a fait aisément entrer Mâlavikâ dans ses vues !

NIPOUNIKÂ.

Madame, l'intrigue peut jeter le trouble dans le cœur le plus ferme (14).

IRÂVATÎ.

Ah ! ce n'est pas en vain que mon cœur s'inquiétait, et ce que j'ai entendu redouble mon souci.

BAKOULÂVALIKÂ.

Là, voilà votre autre pied fardé aussi. Que j'y mette les anneaux à cette heure. (*Elle fait ce qu'elle dit.*) Maintenant levez-vous et faites la commission de la reine auprès de l'açôka. (*Elles se lèvent.*)

IRÂVATÎ.

Elle parle d'une commission de la reine. Soit.

BAKOULÂVALIKÂ.

Le voici devant vous, enflammé de passion et prêt à recevoir vos caresses.

MÂLAVIKÂ, *avec joie.*

Quoi ! le roi !

BAKOULÂVALIKÂ, *souriant.*

Non pas le roi, mais ce rameau feuillu qui pend à une branche de l'açôka. Faites-vous-en un pendant d'oreille.

GAUTAMA.

Vous avez entendu ?

LE ROI.

Oui, voilà pour un amoureux le parfait bonheur !

Si le cœur est glacé pour qui brûlent nos flammes,
Fi de la volupté qui n'unit point les âmes !
Mieux vaut, mieux vaut la mort qui dans son giron noir
Berce des vrais amants l'éternel désespoir !

(*Mâlavikâ se fait un pendant d'oreille d'un rameau de l'açôka, puis pose avec grâce son pied sur le tronc.*)

LE ROI.

Voyez, cher ami :

D'un rameau du bel arbre elle a paré sa tresse,
Et maintenant son pied doucement le caresse,
Et, de ce digne échange arbitre infortuné,
Moi seul, hélas ! n'ai rien reçu, ni rien donné !

BAKOULÂVALIKÂ.

Ah ! ce ne sera pas votre faute si l'açôka demeure stérile après avoir reçu la caresse d'un pied aussi charmant !

LE ROI.

Vieil arbre morose,
Quand sur toi se pose
Son mignon pied rose,
Frais lotus en fleur,
Où sur la cheville
Cliquète et scintille
L'anneau qui sautille,
Frelon querelleur,
Si dans ta ramée
La séve charmée
En gerbe embaumée
Tardait à jaillir,
En vain le doux rêve
Que poursuit sans trêve
La puberté brève,
T'eût fait tressaillir !

Mon cher ami, je voudrais bien trouver un prétexte décent pour lui adresser la parole.

GAUTAMA.

Eh bien, venez, je m'en vais la faire rire. (*Ils se montrent à elle.*)

NIPOUNIKÂ.

Madame, voici le roi qui vient.

IRÂVATÎ.

Ah ! c'était bien ce que je pensais !

GAUTAMA, *s'approchant.*

Mademoiselle, ce n'est pas bien fait à vous de frapper ainsi du pied gauche l'açôka de mon bon ami le roi.

TOUTES DEUX, *troublées.*

Le roi !

GAUTAMA.

Bakoulâvalikâ, vous qui savez les choses, comment n'empêchez-vous pas votre amie de commettre une pareille inconvenance? (*Mâlavikâ paraît très effrayée.*)

NIPOUNIKÂ.

Madame, voyez un peu ce que fait le vénérable Gautama.

IRÂVATÎ.

Bon, n'est-ce pas là le gagne-pain de cette prêtraille (15)?

BAKOULÂVALIKÂ.

Seigneur, elle exécute un ordre de la reine, ce n'est pas de son propre gré qu'elle s'est mise en faute : daignez donc lui pardonner. (*Elle fait tomber Mâlavikâ avec elle aux pieds du Roi.*)

LE ROI.

Dans ce cas, elle est innocente. Relevez-vous, ma chère enfant. (*Il lui tend la main et la relève.*)

GAUTAMA.

C'est juste, le nom de la reine appelle ici l'indulgence.

LE ROI.

O vous dont la caresse
Vient presser la paresse
De l'açôka trop lent,
N'auriez-vous pas, ma belle,
A l'écorce rebelle
Froissé votre pied blanc ?

(*Mâlavikâ rougit.*)

IRÂVATÎ, *avec dépit.*

Ah! le roi a le cœur tendre comme du beurre frais !

MÂLAVIKÂ.

Venez-vous-en, Bakoulâvalikâ, allons dire à la reine que sa commission est faite.

BAKOULÂVALIKÂ.

Alors priez Sa Majesté de nous permettre de nous retirer.

LE ROI.

Ma chère enfant, vous pourrez partir ; mais de grâce écoutez auparavant ma prière, puisque j'ai l'occasion de vous l'adresser.

BAKOULÂVALIKÂ.

Écoutez attentivement. Nous sommes aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Depuis longtemps aussi j'aspire à faire éclore
Un bonheur qui tarde à fleurir :
Versez, versez au cœur qu'un vain désir dévore
Le nectar qui doit le guérir !

IRÂVATÎ, *apparaissant brusquement.*

C'est cela ! versez ! versez ! Eh bien, l'açôka montre déjà sa fleur, et il ne s'arrête pas en si beau chemin, il porte fruit aussi (16). *(En voyant Irâvatî, tous les autres sont demeurés interdits.)*

LE ROI, *bas.*

Cher ami, comment me tirer de là ?

GAUTAMA

Ma foi, il faut jouer des jambes.

IRÂVATÎ.

Mes compliments pour votre adresse, Bakoulâvalikâ. Et

vous, Mâlavikâ, faites donc porter fruit aux vœux de Sa Majesté.

TOUTES DEUX.

Pardonnez-nous, Madame. Que sommes-nous pour mériter la faveur de notre seigneur? (*Elles sortent.*)

IRÂVATÎ.

O perfidie des hommes! Leurrée par vos mensonges, confiante comme la gazelle qui accourt à l'appel du chasseur, me doutais-je de ce qui m'attendait ici?

GAUTAMA, *bas.*

Trouvez quelque chose à lui dire. Le voleur pris en flagrant délit d'effraction doit se donner pour un agent de police.

LE ROI.

Ma belle amie, je n'ai point affaire de cette Mâlavikâ. Je trouvais que vous tardiez beaucoup et me distrayais en vous attendant, voilà tout.

IRÂVATÎ.

Je vous crois. Je ne savais pas que vous eussiez rencontré un pareil objet de distraction, autrement je me serais fait scrupule de vous déranger.

GAUTAMA.

Mais, Madame, pourquoi vouloir empêcher Sa Majesté de témoigner sa bienveillance à son entourage? Le roi a rencontré par hasard ces suivantes de la reine. Est-ce un crime de les avoir entretenues un moment? Je vous en fais juge.

IRÂVATÎ.

Qu'il les entretienne donc! Pensez-vous que je m'en soucie? (*Dans sa colère elle va pour sortir.*)

LE ROI, *la suivant.*

Pardonnez-moi, Madame. (*La ceinture d'Irâvatî tombe à ses pieds, elle n'en poursuit pas moins sa marche.*) C'est mal à vous, ma belle amie, de mépriser la prière de celui qui vous est tout dévoué.

IRÂVATÎ.

Imposteur! comment se fier à vous?

LE ROI.

Repoussez donc, ma reine, et chargez d'imposture
Le cœur dont à jamais un jour je vous fis don;
Mais à vos pieds voyez votre propre ceinture
Qui se prosterne, hélas! implorant mon pardon.

IRÂVATÎ.

Elle aussi, la traîtresse, est donc votre complice! (*Elle ramasse sa ceinture et veut en frapper le roi.*)

LE ROI.

Grondante de colère et de pleurs inondée,
Levant, pour m'en frapper, son écharpe brodée
D'ornements précieux,
Elle semble à mes yeux une nuée humide
Qui poursuit des traits d'or de sa foudre rapide
Les monts silencieux.

IRÂVATÎ.

Ne me provoquez pas davantage à vous offenser. (*Elle élève violemment la main qui tient la ceinture.*)

LE ROI.

En tendre époux qui met sa gloire à vous servir,
J'expierai, s'il le faut, mes offenses frivoles;
Mais vous qui menacez, vous, sous vos boucles folles
Plus belle que jamais, pourriez-vous bien sévir?

(*A part.*) Me voilà pardonné cette fois. (*Il se jette à ses pieds.*)

IRÂVATÎ.

Ce ne sont pas là les pieds de Mâlavikâ, qui doivent verser le nectar à vos désirs. (*Elle sort avec Nipounikâ.*)

GAUTAMA.

Allons, levez-vous, levez-vous, on vous fait grâce.

LE ROI *se relève et ne voit plus Irâvatî.*

Comment ! elle est partie, ma bien-aimée !

GAUTAMA.

Heureusement : elle vous a fait une scène et n'en a pas reçu le pardon (17). Maintenant allons-nous-en vite, avant que la planète Mars n'effectue son retour offensif (18).

LE ROI.

O inconstance du cœur humain !

Irâvatî, merci ! Ma passion ardente
Vous sait gré de vos coups ;
Car, malgré votre amour, votre fougue imprudente
M'a détaché de vous !

(*Ils sortent lentement.*)

FIN DE L'ACTE III.

NOTES DE L'ACTE III.

(1) Précepte d'étiquette indoue : on ne doit aborder un roi ou un personnage vénérable qu'en lui offrant un présent, si insignifiant soit-il.

(2) Arbre qui se couvre en mars ou avril de magnifiques grappes de fleurs jaunes et parfumées. Sa floraison est célébrée par les poètes comme un spectacle sans pareil. On verra plus bas la superstition bizarre qui s'y rattache, ainsi qu'à d'autres plantes.

(3) Les flèches de l'Amour indou sont des fleurs.

(4) Précepte d'étiquette indoue : le roi ne doit pas faire un pas sans que quelqu'un le précède et lui indique son chemin.

(5) Le coucou indou joue à peu près dans la poésie de l'Inde le même rôle que le rossignol dans la nôtre.

(6) Il s'agit ici de l'açôka rouge, qui apparemment a fleuri avant l'açôka doré.

(7) Détails techniques d'horticulture et de toilette indoues, dont il nous est naturellement impossible de vérifier l'exactitude.

(8) Voir la fin de la Préface. Au surplus certaines espèces de chênes vivent sous le climat tropical.

(9) Littéralement « l'envers d'un brin de çara ».

(10) Le texte ajoute « jadis brûlé par Çiva », trait de mythologie indoue.

(11) Pur prétexte pour amener le nom du roi dans la conversation. L'entremetteuse va commencer son office.

(12) Double sens : « je dis des choses sensées », ou « je dis ce que je suis chargée de dire ».

(13) C'est le sens du mot *bakoulâvalikâ*. Le bakoula est une fleur odorante dont le parfum se dégage avec plus de force au contact de la tiédeur du corps.

(14) Cette belle sentence n'est guère dans le ton ordinaire de Nipounikâ ; mais il est possible qu'elle cite un proverbe.

(15) La colère d Irâvatî contre l'entremetteur lui fait oublier le respect dû au brâhmane. Elle y reviendra à l'acte IV.

(16) Allusion très grossière aux conséquences probables des relations de Mâlavikâ et du roi. La jalousie d'Irâvatî n'a plus aucun souci des convenances même élémentaires.

(17) Le malin Gautama renverse les situations, pour calmer la conscience du roi, qui d'ailleurs met le plus louable empressement à enfiler l'échappatoire qui lui est offerte.

(18). En astrologie, les mouvements *rétrogrades* de la planète Mars sont considérés comme de mauvais augure : de là, la métaphore plaisante par laquelle Gautama désigne Irâvatî.

ACTE IV.

(*Entrent le Roi, plongé dans une profonde affliction, et l'huissière du palais.*)

LE ROI, *à part.*

De son ombre divine
Un arbre m'a couvert :
L'espoir fut sa racine,
L'amour, son rameau vert :
L'espoir, qu'un nom magique
Fit germer au hasard ;
L'amour mélancolique,
Issu d'un doux regard ;
Sa fleur, trop lente à naître,
C'est le frisson soudain
Dont vibra tout mon être
Quand j'effleurai sa main....
Ah ! puisse à ma détresse,
De son fruit de plaisir
Verser un jour l'ivresse,
L'arbre de mon désir !

(*Haut.*) Ami Gautama....

L'HUISSIÈRE.

Vive le roi ! Gautama n'est pas ici.

LE ROI, *à part.*

Ah ! oui, je l'ai envoyé savoir ce qu'est devenue Mâlavikâ.

GAUTAMA, *entrant.*

Vive le roi !

LE ROI.

Djayasênâ, allez voir où est la reine Dhârinî et par quelle distraction elle prend sa foulure en patience.

L'HUISSIÈRE.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Elle sort.*)

LE ROI.

Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à me dire de notre aimable amie ?

GAUTAMA.

Que le chat a attrapé le coucou.

LE ROI, *troublé.*

Qu'entendez-vous par là ?

GAUTAMA.

Eh oui, cette pauvre Mâlavikâ ! la dame aux yeux fauves l'a fait enfermer dans le cellier aux provisions.

LE ROI.

En apprenant ma rencontre avec elle ?

GAUTAMA.

Naturellement.

LE ROI.

Mais, Gautama, quel ennemi a donc suscité contre moi le courroux de la reine ?

GAUTAMA.

Voici, Seigneur, ce que la religieuse m'a conté. Hier

Madame Irâvatî est allée rendre visite à la reine pour s'informer de l'état de son pied. La reine lui a demandé : « Comment ne vois-je pas ici notre cher ami ? — Oh ! il ne se soucie guère de vous, lui a répondu l'autre : ne savez-vous pas qu'il fait la cour à vos suivantes ? »

LE ROI.

Ah ! voilà un début qui me fait redouter pour Mâlavikâ de tout autres conséquences qu'une séparation momentanée !

GAUTAMA.

Puis elle a insisté et dénoncé d'un bout à l'autre à la reine ce qu'elle nomme votre trahison.

LE ROI.

Qu'elle est rancunière, ma noble dame ! Et ensuite ? Achevez.

GAUTAMA.

C'est tout. Mâlavikâ et Bakoulâvalikâ, les fers aux pieds, ont été précipitées, comme les filles des Nâgas, en un enfer qui n'a jamais vu le soleil (1).

LE ROI.

Hélas !

Le coucou chanteur et l'abeille active,
Qui sur les manguiers à la fleur hâtive,
Paisibles rivaux, faisaient leur moisson,
Au creux d'une souche informe et ridée
Ont fui de concert la cinglante ondée
Qu'amène le vent d'arrière-saison.

Il s'agirait, cher ami, de trouver un moyen de les délivrer.

GAUTAMA.

Quel moyen ? La reine a dit à Mâdhavikâ, la gardienne du cellier : « Hors qu'on vous présente le sceau que je porte au doigt (2), vous ne lâcherez point cette intrigante de Mâlavikâ. »

LE ROI, *soupirant.*

Mon ami, comment déjouer pareille surveillance ?

GAUTAMA *réfléchit, puis s'écrie :*

J'ai trouvé !

LE ROI.

Comment cela ?

GAUTAMA, *regardant autour de lui.*

On pourrait nous entendre sans être vu : je vais vous le dire à l'oreille. (*Il lui parle à l'oreille.*) Comme cela.

LE ROI.

Bien imaginé. A l'œuvre maintenant, et tâchez de réussir.

L'HUISSIÈRE, *rentrant.*

Seigneur, la reine prend l'air, couchée sur la terrasse ; une de ses suivantes lui tient le pied, qu'elle a enduit de santal rouge (3), et elle se divertit en écoutant les histoires que lui conte la religieuse.

LE ROI.

C'est une excellente occasion pour aller lui rendre mes devoirs.

GAUTAMA.

Allez-y donc seul. Je vais chercher un présent à lui offrir pour pouvoir paraître devant elle (4).

LE ROI.

Oui, mais donnez auparavant vos instructions à Djayasênâ.

GAUTAMA, *à l'oreille de l'huissière.*

Voici ce que vous allez faire..... (*Il sort.*)

LE ROI.

Djayasênâ, montrez-moi le chemin de la terrasse où la reine se récrée (5).

L'HUISSIÈRE.

Par ici, par ici. (*Paraissent la Reine sur un lit, Kauçikî auprès d'elle, et toute sa suite rangée comme il convient.*)

LA REINE.

Cette histoire est charmante, Madame. Continuez, continuez.

KAUÇIKÎ, *regardant autour d'elle.*

Une autre fois, Madame. Voici Sa Majesté qui vous vient voir.

LA REINE.

Ah! le roi! (*Elle veut se lever.*)

LE ROI.

Épargnez-vous, Madame, une déférence pénible :

Belle à la douce voix, qui sur ce lit doré
Reposez vos attraits las et veufs de parure,
Gardez-vous d'infliger à ce pied adoré
Un labeur qui pour moi serait une torture.

KAUÇIKÎ.

Vive le roi!

LA REINE.

Salut à Votre Majesté !

LE ROI *salue Kauçikî, puis s'assied.*

Votre souffrance, Madame, vous donne-t-elle quelque répit ?

LA REINE.

A présent je me sens un peu mieux.

(*Entre Gautama, l'air très ému, son cordon sacré* (6) *roulé autour du doigt.*)

GAUTAMA.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Un serpent !.... Il m'a mordu.... (*Marques générales d'effroi.*)

LE ROI.

Mauvaise affaire ! Où donc étiez-vous allé ?

GAUTAMA.

J'étais allé.... dans le parc... cueillir un bouquet pour venir saluer la reine.... Au secours ! au secours !

LA REINE.

Malheur ! malheur ! C'est moi qui suis cause que le brâhmane est en danger de mort !

GAUTAMA.

Je vois une touffe de fleurs d'açôka, j'avance la main pour la cueillir... Voilà que la Mort, sous la figure d'un serpent noir, s'élance d'un trou et me mord !... Voyez la marque des deux crochets. *Il montre la morsure.*)

KAUÇIKÎ.

En pareil cas le précepte est, avant tout, de trancher la morsure. Hâtez-vous donc.

« Par le fer ou la flamme attaquer la morsure,
Ou la faire saigner, c'est la guérison sûre. »

LE ROI.

A présent (7) c'est l'affaire des médecins toxicologistes Djayasênâ, allez en toute hâte appeler Dhrouvasiddhi

L'HUISSIÈRE.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Elle sort.*)

GAUTAMA.

Ah ! ah ! ah ! je vais mourir de male mort !

LE ROI.

Ne craignez rien. Ce sera quelque piqûre inoffensive.

GAUTAMA.

Et comment ne craindrais-je pas ? J'ai le frisson par tout le corps. (*Il simule de grands frissons.*)

LA REINE, *s'approchant* (8).

Quel malheur ! c'est une morsure venimeuse. Soutenez-le. (*Les suivantes se précipitent pour le soutenir.*)

GAUTAMA, *au Roi.*

Hélas ! je suis votre ami d'enfance... Je laisse ma pauvre vieille mère... Daignez pourvoir à sa subsistance...

LE ROI.

Mais n'ayez donc pas peur, le médecin va vous guérir, soyez calme. (*Rentre l'huissière.*)

L'HUISSIÈRE.

Seigneur, Dhrouvasiddhi dit qu'on lui amène Gautama.

LE ROI.

Bien. Que les eunuques le soutiennent. Conduisez-le auprès du médecin.

L'HUISSIÈRE.

J'obéis.

GAUTAMA, *à la Reine.*

Madame, que j'en revienne ou non (9), daignez me pardonner l'offense que mon dévouement au roi m'a fait commettre envers vous.

LA REINE.

Je vous souhaite longue vie. (*Il sort avec l'huissière.*)

LE ROI.

Notre cher brâhmane est bien peureux. Il doute donc que Dhrouvasiddhi justifie son nom en le guérissant (10) !

L'HUISSIÈRE, *rentrant.*

Vive le roi ! Dhrouvasiddhi demande un cachet représentant un serpent, pour l'appliquer sur un vase plein d'eau et faire les conjurations d'usage.

LA REINE.

Voici mon anneau, le cachet représente un serpent. Mais vous me le rendrez en mains propres. (*Elle le lui tend.*)

LE ROI.

Hâtez-vous. Djayasênâ, de porter remède à la situation.

L'HUISSIÈRE.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Elle sort.*)

KAUÇIKÎ.

Si j'en crois mes pressentiments, Gautama ne court aucun danger.

LE ROI.

Plaise au Ciel !

L'HUISSIÈRE, *rentrant.*

Vive le roi ! Les convulsions ont cessé, Gautama se porte bien.

LA REINE.

Ah ! ma conscience est soulagée !

L'HUISSIÈRE.

Le ministre Vâhatava fait dire qu'il a à entretenir le roi de diverses affaires d'État et désirerait la faveur de le voir.

LA REINE.

Que Votre Majesté aille à ses affaires, dont je lui souhaite le succès.

LE ROI.

Madame, cette place est un peu chaude à présent, il faudrait la rafraîchir : faites donc transporter votre lit ailleurs.

LA REINE.

Mes filles, exécutez l'ordre de Sa Majesté.

LES SUIVANTES.

Bien. (*Sortent la Reine, Kauçikî et les suivantes.*)

LE ROI.

Djayasênâ, conduisez-moi au parc par le chemin couvert.

L'HUISSIÈRE.

Par ici, Seigneur, par ici.

LE ROI.

Djayasênâ, Gautama a-t-il réussi dans son entreprise ?

L'HUISSIÈRE.

Cela ne fait point doute.

LE ROI.

Certes la ruse était fort galamment ourdie,
Et du cellier fatal la bague ouvrait l'accès :
A me calmer ainsi ma raison s'étudie,
Mais mon cœur anxieux doute encor du succès.

GAUTAMA, *entrant.*

Vive le roi ! Ma petite opération a réussi à souhait.

LE ROI.

Djayasênâ, retournez aux devoirs de votre charge.

L'HUISSIÈRE.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Elle sort.*)

LE ROI.

Cher ami, Mâdhavikâ n'est pas commode. N'a-t-elle pas fait de difficultés ?

GAUTAMA.

Comment en aurait-elle fait en voyant la bague et le cachet de la reine ?

LE ROI.

Ce n'est pas du cachet que je parle. Elle aurait pu demander pourquoi l'on délivrait les prisonnières et

pourquoi la reine vous chargeait de ce soin au lieu de quelqu'un de sa suite.

GAUTAMA.

Elle l'a bien demandé, mais je ne me laisse pas démonter pour si peu. Je lui ai conté que les astrologues vous avaient dit que votre étoile était en conjonction défavorable, qu'en conséquence il fallait délivrer tous les prisonniers, qu'alors la reine Dhârinî, qui ne voulait pas se faire d'affaire avec Irâvatî, m'avait dit : « Allez vous-même délivrer mes prisonnières, mais feignez que c'est par ordre du roi. » Elle a compris. Elle a même répondu : « Tout est pour le mieux. »

LE ROI, *embrassant Gautama.*

Ah! cher ami, comme vous savez m'aimer! Oui,

L'adresse seule est impuissante
A déjouer l'obstacle et combler nos souhaits;
C'est l'amitié qui sait trouver l'étroite sente
Par où l'on gravit les sommets.

GAUTAMA.

Allons, hâtez-vous. J'ai laissé Mâlavikâ et son amie au pavillon du bord de l'eau pour venir vous rejoindre.

LE ROI.

Je vais donc la saluer. Précédez-moi.

GAUTAMA.

Marchez par ici. Voici le pavillon du bord de l'eau.

LE ROI, *avec inquiétude.*

Mais je vois Tchandrikâ, la suivante de votre bonne amie Irâvatî, occupée à faire un bouquet. Dissimulons-nous derrière la muraille.

GAUTAMA.

Oui, les voleurs et les amants font bien d'éviter le clair de lune (11). (*Ils font ce qu'ils ont dit.*)

LE ROI.

Gautama, que fait en m'attendant cette charmante amie ? Venez, regardons par la fenêtre. (*Ils s'arrêtent et regardent. On voit paraître Mâlavikâ et Bakoulâvalikâ.*)

BAKOULÂVALIKÂ.

Eh bien, saluez donc le roi qui est derrière vous.

LE ROI.

Je pense qu'elle lui montre mon portrait.

MÂLAVIKÂ, *joyeuse.*

Je vous salue, Seigneur. (*Elle regarde la porte, puis avec dépit* :) Où est le roi ? Vous vous moquez de moi.

LE ROI.

Cher ami, sa joie et son chagrin me comblent de bonheur :

J'ai vu, dans un brusque passage,
Paraître sur son doux visage
Les aspects que revêt le lotus, tour à tour,
A l'heure où le jour naît, à l'heure où meurt le jour (12).

BAKOULÂVALIKÂ.

Eh bien, ne voilà-t-il pas le roi... en peinture ?

TOUTES DEUX, *se prosternant.*

Vive le roi !

MÂLAVIKÂ.

Hélas ! bien que j'aie vu le roi face à face, je n'ai pu me

rassasier de sa présence comme je le fais aujourd'hui qu'il m'est donné de contempler à loisir son portrait.

GAUTAMA.

Vous entendez? elle dit qu'elle ne vous a jamais vu aussi bien que dans ce tableau. De quoi vous servent donc votre jeunesse et votre bonne mine, dont vous êtes aussi fier qu'un écrin de ses pierreries?

LE ROI.

Mon ami, les femmes sont, de leur naturel, curieuses, mais pudiques :

Embrasser d'un regard l'amant qui devant elle
Pour la première fois hasarde ses aveux,
Elle le voudrait bien, la timide gazelle;
Mais un trouble soudain l'envahit, et ses yeux
Ne savent diriger sur l'objet de leurs vœux
Que le furtif éclair de leur fauve prunelle.

MÂLAVIKÂ.

Quelle est cette dame qui détourne un peu la tête et que le roi couve d'un regard amoureux?

BAKOULÂVALIKÂ.

A côté de lui? C'est Irâvatî.

MÂLAVIKÂ.

Mais, ma chère, cela est à peine convenable : il tourne le dos à toutes les princesses et n'a d'yeux que pour celle-là.

BAKOULÂVALIKÂ, *à part.*

Bon, voilà qu'elle s'en prend au portrait du roi comme si c'était lui-même, il faut que je la taquine un peu. (*Haut.*) Irâvatî est la favorite du roi.

MÂLAVIKÂ.

Au fait, de quoi donc me vais-je mettre en peine ? (*Elle se détourne avec dépit.*)

LE ROI.

Voyez, cher ami, le visage de votre belle amie :

Dans les sourcils froncés se noie
Le signe qui les séparait ;
Sous le réseau des cils de soie
L'œil noir se voile et disparaît ;
La lèvre en fleur blémit et tremble,
Et, déployant cet art heureux
Que la scène a formé, la jeune actrice semble
Jouer au naturel le dépit amoureux.

GAUTAMA.

Eh bien, préparez-vous à l'apaiser.

MÂLAVIKÂ.

Le respectable Gautama est aussi là, qui lui fait sa cour. (*Elle veut hasarder un regard vers le tableau.*)

BAKOULÂVALIKÂ, *la retenant.*

Allons, vous oubliez que vous êtes fâchée.

MÂLAVIKÂ.

Si vous croyez que ma fâcherie ait assez duré, la voilà finie.

LE ROI, *s'avançant.*

Belle aux yeux de lotus, si cette vaine image
Trahit la foi jurée à vos divins attraits,
Au nom de mon amour cessez d'en prendre ombrage :
Me voici, votre esclave, à vos pieds, pour jamais !

BAKOULÂVALIKÂ.

Vive le roi !

MÂLAVIKÂ, *à part.*

Comment ai-je pu me fâcher contre le portrait du roi. (*Elle fait la révévence* (13) *avec confusion. Le roi prend l'attitude d'un amoureux timide.*)

GAUTAMA.

Vous paraissez terriblement ému.

LE ROI.

J'ai peur de votre belle amie.

GAUTAMA.

Bon, il n'y a pas de quoi avoir peur.

LE ROI.

Écoutez :

Au chevet où songeur je viens de m'assoupir,
Parfois son ombre aimée un court instant s'incline,
Ou, frêle et fugitive, effleure ma poitrine...
Pas un de mes bonheurs qui ne coûte un soupir !
Toujours elle déçoit ma convulsive étreinte...
Comment pourrais-je, ami, la coutempler sans crainte ?

BAKOULÂVALIKÂ.

Chère amie, le roi a été en effet bien souvent déçu : rendez-lui vous-même la confiance.

MÂLAVIKÂ.

Mais moi, chère amie, infortunée que je suis ! même en songe je n'ai pu avoir la pensée de m'unir à lui.

BAKOULÂVALIKÂ.

Seigneur, daignez lui répondre.

LE ROI.

Mais ma réponse, enfant, la voici, c'est moi-même,
J'en atteste le Dieu qui m'a lancé son trait,
C'est moi, qui n'ose encore espérer qu'elle m'aime,
C'est mon cœur, humble autel de son culte secret.

BAKOULÂVALIKÂ.

Seigneur, je vous rends grâces (14).

GAUTAMA, *s'avançant vivement.*

Bakoulâvalikâ, cette gazelle là-bas est en train de ronger les jeunes pousses de ce petit açôka. Allez un peu la chasser.

BAKOULÂVALIKÂ.

J'y vais. (*Elle va pour sortir.*)

LE ROI.

Il s'agit de nous bien garder.

GAUTAMA.

C'est à Gautama que vous dites cela?

BAKOULÂVALIKÂ.

Vénérable Gautama, je vais me cacher pour mieux épier. Vous, faites sentinelle à la porte.

GAUTAMA.

C'est cela. (*Elle sort.*) Moi, je vais m'adosser à cette colonne de cristal de roche. Il n'est rien de plus agréable que le contact de cette excellente pierre. (*Il s'endort.*)

LE ROI, *à Mâlavikâ émue et immobile.*

Pourquoi ce trouble, ô belle,
Et ce regard baissé,

Devant l'amant fidèle
Qu'une attente cruelle
N'a point lassé ?
Exaucez sa prière,
Acceptez son appui :
Que votre beauté fière,
Liane printanière,
S'enlace à lui !

MÂLAVIKÂ.

La reine, Seigneur... J'ai peur d'elle, et ce que je voudrais, je ne l'ose.

LE ROI.

Non, ne craignez rien, ne craignez rien.

MÂLAVIKÂ.

Mon seigneur qui ne craint rien, je l'ai vu pourtant en présence de la princesse... (15).

LE ROI.

Belle aux regards troublants, belle aux lèvres vermeilles,
Tout ce que j'ai de vie est à votre merci :
Qui sera charitable, hélas ! si vos pareilles
Peuvent voir de tels maux sans en prendre souci ?

Daignez donc accueillir celui qui vous aime depuis si longtemps. (*Il cherche à l'embrasser, elle se défend. A part* :) Oh ! qu'il est doux, ce contact enivrant d'une vierge !

Tremblante elle me fuit, et sa taille rétive
Echappe au bras lascif qui vers elle s'étend ;
Si de force un moment ce bras la tient captive,
Sa main fait une armure à son sein palpitant ;
De ses cils éperdus si j'approche ma lèvre,
Je sens à mon baiser se dérober ses yeux ;
Et je préfère encor ce combat qui m'enfièvre
Au triomphe éclatant qui comblerait mes vœux !

(*Entrent Irâvatî et Nipounikâ.*)

IRÂVATÎ.

Est-il vrai, Nipounikâ ? Tchandrikâ vous a dit qu'elle avait vu le respectable Gautama tout seul sur la terrasse du pavillon du bord de l'eau ?

NIPOUNIKÂ.

Autrement, Madame, me serais-je permis de vous le redire ?

IRÂVATÎ.

Allons-y alors. L'excellent ami du roi a couru un grand danger : je veux m'informer de sa santé et...

NIPOUNIKÂ.

Vous n'achevez pas, Madame ?

IRÂVATÎ.

... et rendre mes devoirs au portrait du roi pour lui faire oublier mes torts.

NIPOUNIKÂ.

Mais alors pourquoi ne pas aller vous expliquer avec le roi lui-même ?

IRÂVATÎ.

Ah ! ma pauvre enfant, le roi en peinture ou le roi qui en aime une autre, c'est tout un à mes yeux. Je ne veux qu'effacer le tort que j'ai eu envers lui.

NIPOUNIKÂ.

Par ici, Madame. (*Elles s'avancent.*)

UNE SUIVANTE, *entrant.*

Princesse, je vous salue. La reine vous fait dire que, pour elle, elle n'est point jalouse, et que ce qu'elle en a fait,

d'enfermer Mâlavikâ et sa compagne, c'est en considération de vous : en conséquence, si vous voulez bien y consentir, elle fera au roi le plaisir de les délivrer. Elle s'en remet à votre décision.

IRÂVATÎ.

Nâgarikâ, reportez mes paroles à la reine : « Qui suis-je pour que Votre Majesté me demande mon avis ? Elle a daigné me témoigner sa faveur en châtiant ses suivantes. Et quelle autre faveur que la sienne pourrait me soutenir? »

LA SUIVANTE.

Bien, Madame. (*Elle sort.*)

NIPOUNIKÂ, *s'avançant et regardant.*

Voyez donc, Madame, voilà le respectable Gautama qui dort paisiblement, comme un bœuf au marché, assis au seuil du pavillon du bord de l'eau.

IRÂVATÎ.

Malheur ! ne serait-ce pas une suite de son empoisonnement ?

NIPOUNIKÂ.

Bah ! il a très bonne mine. D'ailleurs Dhrouvasiddhi l'a guéri, il n'y a pas de danger.

GAUTAMA, *rêvant.*

Charmante Mâlavikâ...

NIPOUNIKÂ.

Entendez-vous, Madame ? A qui en a ce vieux fou ? Le drôle gourmand, qui n'est bon qu'à manger et à bavarder, sera allé se remplir la panse de gâteaux et menues friandises, et maintenant il digère en rêvant de Mâlavikâ !

GAUTAMA.

... Puisses-tu supplanter Irâvatî !

NIPOUNIKÂ.

Ah ! le vilain souhait ! Attendez : puisqu'il a peur des serpents, ce brâhmane de malheur, je m'en vais me cacher entre les piliers et l'effrayer avec le bout de mon bâton, qui est tortu comme un serpent.

IRÂVATÎ.

Oui, le drôle mérite bien un châtiment. (*Nipounikâ laisse tomber le bâton sur Gautama.*)

GAUTAMA, *s'éveillant en sursaut.*

Aïe ! aïe ! un serpent ! il s'est jeté sur moi !

LE ROI, *s'avançant précipitamment.*

Ne craignez rien, cher ami, ne craignez rien.

MÂLAVIKÂ, *le suivant.*

Prenez garde, Seigneur, prenez garde, il parle d'un serpent.

IRÂVATÎ.

Ah ! fi donc ! le roi qui sort du pavillon !

GAUTAMA, *éclatant de rire.*

Bon, ce n'est qu'un morceau de bois ! Je craignais d'être puni par une vraie morsure de celle que je m'étais faite avec des épines.

BAKOULÂVALIKÂ, *entrant précipitamment sur la scène, très émue.*

Où est-il, le serpent ? N'avancez pas, Seigneur ! Voyez, on dirait un serpent tordant ses anneaux,

IRÂVATÎ, *s'avançant vers le Roi.*

Eh bien, vos vœux sont-ils comblés, bel amoureux qui en rendez témoin le grand jour (16) ? (*A la vue d'Irâvatî tous les personnages demeurent confondus.*)

LE ROI.

La salutation est originale.

IRÂVATÎ.

Bakoulâvalikâ, je vous fais bien mon compliment sur vos consciencieux talents d'entremetteuse.

BAKOULÂVALIKÂ.

Pardonnez-nous, Madame, nous n'y pouvons rien. Les grenouilles ont beau coasser, elles ne font pas descendre le nuage (17).

GAUTAMA.

Non, non, non : à la seule vue de la princesse, le roi a oublié qu'il l'avait suppliée à genoux et qu'elle avait repoussé sa prière (18); mais vous, vous n'avez aucun pardon à attendre.

IRÂVATÎ.

De quoi me serviraient les éclats de ma fureur ?

LE ROI.

Mais pourquoi cette fureur sans sujet ?

Pourquoi cette injuste colère,
Princesse aux merveilleux attraits ?
Lorsque tout s'efforce à vous plaire,
D'où vient ce voile sur vos traits ?
Si la lune aux lueurs rougies
Même en dehors des syzygies
Sert de proie au démon des nuits (19),
Dites, quand viendra-t-elle épandre
Sur nos guérets sa clarté tendre,
Son sourire sur nos ennuis ?

IRÂVATÎ.

Ah ! vraiment ? je me fâche sans sujet ?... Ainsi je vois passer à une autre la faveur dont vous m'honoriez, et, quand j'en conçois du dépit, je deviens un objet de risée !

LE ROI.

Vous sortez tout à fait de la question. Non vraiment, je ne vois ici aucun sujet de vous fâcher.

Aux jours de fête, et pour tout délinquant,
Doivent s'ouvrir les verroux et les grilles :
Je fais donc grâce à ces deux jeunes filles ;
Libres par moi, leur cœur reconnaissant
Ici s'exhale en un timide hommage...
Des cours, Madame, ignorez-vous l'usage ?
En vérité, quoi de plus innocent ?...

IRÂVATÎ.

Nipounikâ, allez de ma part dire à la reine : « J'ai vu de mes yeux où vont les sympathies de Votre Majesté. »

NIPOUNIKÂ.

J'y vais. (*Elle sort.*)

GAUTAMA, *à part.*

Ah ! mauvaise affaire ! A peine évadé de la cage, l'oiseau est tombé dans les serres du faucon !

NIPOUNIKÂ, *rentrant.*

Madame, j'ai par hasard rencontré Mâdhavikâ, et voici comment les choses se sont passées, m'a-t-elle dit... (*Elle lui parle à l'oreille.*)

IRÂVATÎ, *à part.*

Parfait ! Tout est donc l'œuvre de la fourberie de ce pieux

coquin. (*A Gautama.*) Vous êtes passé maître en intrigue, Monsieur l'entremetteur.

GAUTAMA.

Oh ! Madame, si j'ai jamais su un mot d'intrigue, je veux bien... oublier mes pâtenôtres (20) !

LE ROI, *à part.*

Comment sortir de ce mauvais pas ?

L'HUISSIÈRE, *entrant vivement.*

Seigneur, tandis que la petite Vasoulakchmî courait après sa balle, le singe jaune l'a effrayée : la reine lui fait prendre l'air en la berçant dans ses bras, mais elle n'est pas encore remise et tremble comme la feuille.

LE ROI.

Que l'enfance est craintive !

IRÂVATÎ, *très émue.*

Allez, Seigneur, allez bien vite la rassurer ! que sa frayeur n'ait pas de suites et que son état n'empire pas !

LE ROI.

Oui, je m'en vais la calmer. (*Il marche précipitamment.*)

GAUTAMA, *à part.*

Grand merci, singe jaune, qui viens au secours du bouffon ton confrère. (*Le Roi sort avec Gautama, puis Irâvatî et Nipounikâ.*)

MÂLAVIKÂ.

Hélas ! en songeant à la reine le cœur me faut... Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Je ne sais.

UNE VOIX *dans la coulisse.*

Merveille ! merveille ! Bien avant le cinquième jour des signes avant-coureurs de la floraison, l'açôka s'est couvert de boutons. Je m'en vais l'annoncer à la reine. (*A ces mots Mâlavikâ et Bakoulâvalikâ manifestent leur joie.*)

BAKOULÂVALIKÂ.

Rassurez-vous, chère amie. La reine est fidèle à ses promesses.

MÂLAVIKÂ.

Eh bien, suivons la gardienne du parc.

BAKOULÂVALIKÂ.

C'est cela. (*Elles sortent.*)

FIN DE L'ACTE IV.

NOTES DU L'ACTE IV.

(1) Les Nâgas sont des serpents mythiques. Leurs filles, célébrées pour leur beauté, habitent les profondeurs des enfers.

(2) C'est l'anneau dont il a été question au début du Ier acte.

(3) Le santal rouge est inodore et passe pour un spécifique contre les contusions ou blessures légères.

(4) Voyez la note 1 de l'acte III.

(5) Voyez la note 4 de l'acte III.

(6) Insigne de la dignité de brâhmane.

(7) Sans doute parce que la morsure n'est plus tout à fait fraîche, mais aussi parce que le roi a ses raisons.

(8) Cette indication scénique doit être fausse, puisque la reine ne peut que difficilement quitter son lit de repos.

(9) Scapin lui-même, la tête entortillée de linges, est-il plus fourbe et plus amusant que notre Gautama ?

(10) Ce nom propre signifie « guérison certaine ».

(11) Le nom propre Tchandrikâ signifie « clair de lune ».

(12) Il s'agit du lotus de jour, qui s'ouvre à l'aurore et se ferme au coucher du soleil.

(13) Littéralement « l'*andjali* », salutation qu'on adresse aux rois et aux saints personnages et qui consiste à porter les deux mains jointes à la hauteur du front.

(14) Ces paroles sembleraient mieux placées dans la bouche de Mâlavikâ ; mais c'est à Bakoulâvalikâ (et sur la prière de celle-ci) que le roi a adressé sa stance : c'est donc Bakoulâvalikâ qui l'en remercie par la formule ordinaire « j'ai reçu une faveur ».

(15) Mâlavikâ s'apprivoise : fine et malicieuse allusion à l'attitude assez piteuse du roi devant Irâvati.

(16) C'est, dans le code amoureux de l'Inde, une grave inconvenance.

(17) Elle veut dire qu'elles sont trop bas placées pour capter par elles-mêmes la faveur du roi : s'il les protège, c'est qu'il le veut bien, comme le nuage qui envoie sa pluie aux grenouilles.

(18) On voit que la tactique de Gautama consiste toujours à retourner la situation. Voyez la note 17 de l'acte III.

(19) Il s'agit des deux démons Râhou et Kêtou, qui personnifient respectivement le nœud ascendant et le nœud descendant, et sont censés produire les éclipses en dévorant la lune.

(20) Littéralement « la *gâyatrî* ». C'est un verset du Véda auquel sont attribuées des vertus singulières et que les brâhmanes ont sans cesse à la bouche.

ACTE V.

PROLOGUE.

(*Entre Madhoukârikâ, la gardienne du parc.*)

MADHOUKÂRIKÂ.

Pour soigner comme il faut l'açôka doré, je viens de l'entourer d'une petite clôture. Je vais annoncer à la reine que j'ai exécuté ses ordres. (*Elle fait quelques pas.*) Vraiment le destin aura pitié de Mâlavikâ. La reine, qui était irritée contre elle, lui pardonnera en faveur de la floraison de l'açôka. Mais où peut être la reine ? (*Regardant.*) Ah ! voici un des suivants de la reine, le petit bossu Sârasaka : il tient à la main un coffret de cuir scellé d'un cachet de cire, et sort du palais. Je m'en vais le lui demander. (*Entre le bossu, tel qu'elle l'a décrit. S'approchant de lui.*) Où allez-vous, Sârasaka ?

SÂRASAKA.

C'est aujourd'hui, Madhoukârikâ, l'échéance mensuelle de l'offrande quotidienne qui doit être faite aux très savants et très pieux brâhmanes. J'apporte cette offrande à leur chef.

MADHOUKÂRIKÂ.

Par quelle raison ?

SÂRASAKA.

Depuis que la reine a appris que Vasoumitra, le fils du roi, a été préposé par le général en chef à la garde du cheval du sacrifice (1), elle envoie régulièrement aux prêtres qui prient pour son salut une offrande de dix-huit souvarnas (2).

MADHOUKÂRIKÂ.

Je comprends. Et où est la reine ?

SÂRASAKA.

Assise dans la grand'salle. Elle a reçu une lettre de son frère Vîrasêna, relative aux affaires de Vidarbha, et les scribes lui en font la lecture.

MADHOUKÂRIKÂ.

Quelles nouvelles du roi de Vidarbha ?

SÂRASAKA.

Il a succombé sous les efforts victorieux de l'armée de notre roi commandée par Vîrasêna ; son neveu Mâdhavasêna est délivré (3) et envoie aujourd'hui au roi un messager, avec des chariots chargés de présents précieux de toutes sortes et nombre de jeunes captives. Demain il viendra en personne saluer Sa Majesté.

MADHOUKÂRIKÂ.

Bon. Allez à votre office. Moi, je m'en vais trouver la reine. (*Ils sortent.*)

L'HUISSIÈRE, *entrant.*

La reine m'a chargée d'avertir le roi qu'elle désire aller avec lui admirer la splendeur de l'açôka en pleine floraison. J'attends donc le roi, qui siège à son tribunal. (*Elle marche sur la scène.*)

LES DEUX BARDES (4), *derrière la scène.*

O bonheur! le roi a mis le pied sur les têtes de ses ennemis!

1er BARDE.

Tu t'enivres, bercé par le flot qui murmure,
Du nectar que l'Amour réserve à ses élus (5).
Le doux chant des coucous fait frémir la ramure.
Dors et jouis en paix : ton ennemi n'est plus.
Au long des noirs talus que ronge la rivière,
Parmi les troncs épars, les vieux troncs vermoulus,
Usés au frottement âpre de la lanière
Dont furent entravés les pieds de l'éléphant (6),
Ton ennemi vaincu gît et tombe en poussière,
O prince généreux (7)! ô prince triomphant!

2e BARDE.

Deux héros ont paru, dont sages et poètes
Célèbrent à l'envi la gloire et les exploits :
— Car les sages divins aiment les grands athlètes —
Deux héros ont paru, qui courbent sous leurs lois
Le Vidarbha sauvage et sa tourbe éperdue :
Toi, dont l'armée écrase et délivre ses rois;
Et Krichna, qui cherchant sa Roukminî perdue,
Jadis, dans la mêlée, abattit sur leur front
Le bras noueux et lourd qui lui sert de massue,
Reconquit sa maîtresse et vengea son affront (8)!

L'HUISSIÈRE.

Précédé par le bruit des chants de victoire, c'est le roi qui s'avance. Je vais m'écarter un peu de son chemin et m'adosser au portail de la terrasse principale.

(*Entre le Roi accompagné de Gautama.*)

LE ROI.

Tandis que la renommée
Porte aux cieux mon nom vainqueur,
Le regret de mon aimée
En secret ronge mon cœur :

Ainsi, quand l'orage noie
Les prés où l'été flamboie,
Le lotus sent à la fois
Sa frêle tige inondée
Renaître à la fraîche ondée
Et s'affaisser sous son poids.

GAUTAMA.

Autant que j'en puis juger, vous jouirez sous peu d'un bonheur sans mélange.

LE ROI.

Comment cela, cher ami ?

GAUTAMA.

Aujourd'hui même la reine Dhârinî a dit à la savante Kauçikî : « Madame, si vous êtes justement fière de vos talents dans l'art de la parure, faites-nous voir Mâlavikà en toilette de mariée du pays de Vidarbha. » On a donc splendidement paré Mâlavikâ, et je crois que la reine songe à combler vos vœux.

LE ROI.

Cher ami, vous ne faites que le supposer, en voyant que Dhârinî semble apaiser sa jalousie et revenir aux égards qu'elle m'a témoignés autrefois.

L'HUISSIÈRE, *s'avançant.*

Vive le roi ! La reine vous prie de venir honorer de votre attention l'heureux succès de la peine qu'elle a prise pour faire fleurir l'açôka doré.

LE ROI.

La reine y est déjà sans doute ?

L'HUISSIÈRE.

Oui, Seigneur. La reine a pris congé, avec les politesses accoutumées, de toutes les dames du gynécée, et, entourée de sa suite, Mâlavikâ en tête, elle attend Votre Majesté.

LE ROI, *lançant un regard à Gautama, avec joie.*

Précédez-nous, Djayasênâ.

L'HUISSIÈRE.

Par ici, Seigneur, par ici. (*Ils font quelques pas.*)

GAUTAMA, *regardaut.*

Cher ami, ne semble-t-il pas que le printemps ait perdu dans le parc quelque peu de sa fraîcheur ?

LE ROI.

Vous dites vrai, mon ami :

Sur un chemin jonché des fleurs de l'amarante
Le printemps déjà mûr s'avance vers l'été ;
Mon cœur se serre, à voir sous l'averse odorante
Grandir si tôt l'enfant si tendrement fêté.

GAUTAMA.

Oh ! l'açôka doré, couvert de touffes de fleurs, semble revêtu d'un hâbit de fête ! Regardez, regardez.

LE ROI.

Ce n'est pas en vain qu'il a différé sa floraison, car il étale aujourd'hui une splendeur sans pareille. Voyez :

On dirait que les fleurs des arbres qui, longtemps
Avant lui, déployaient le drapeau du printemps,
Ont toutes à la fois et d'un élan sublime
De ce retardataire escaladé la cime !

GAUTAMA.

Bon, voici de quoi vous donner confiance : à notre approche, la reine Dhârinî donne ses instructions à Mâlavikâ, assise à côté d'elle.

LE ROI, *avec joie.*

Voyez, mon ami :

L'une et l'autre de loin me contemple et s'incline,
Et l'une est la Puissance, et sa compagne... en vain
Le mystique lotus manque à sa blanche main...
Mon cœur la reconnaît, c'est la Beauté divine (9) !

(*Paraissent alors Kauçikî, la Reine, Mâlavikâ et toute la suite de la Reine en ordre de préséance.*)

MÂLAVIKÂ, *à part.*

Je sais bien pourquoi l'on m'a revêtue de ces splendides atours, et pourtant mon cœur palpite encore comme tremble une goutte d'eau dans une feuille de lotus... Mais mon œil gauche a frémi (10) !

GAUTAMA.

Oh ! oh ! dans sa toilette de mariée la belle Mâlavikâ resplendit comme un astre !

LE ROI.

Je l'admire dans sa riche parure :

Sous les longs voiles
Semés d'or vert,
Comme, au milieu de l'essaim des étoiles,
Plus belles au sortir des brumes de l'hiver,
La lune à son lever, sous un léger nuage
Dont la blancheur estampe un ciel d'azur,
Luit son visage
Au galbe pur.

LA REINE, *s'avançant.*

Victoire à notre noble époux !

GAUTAMA.

Prospérité à la reine !

KAUÇIKÎ.

Victoire à Votre Majesté !

LE ROI.

Madame, je vous salue.

KAUÇIKÎ.

Puisse-t-Elle être comblée de prospérités !

LA REINE, *souriant.*

Seigneur, nous vous avons ménagé auprès de cet açôka un lieu de rendez-vous avec les jeunes belles.

GAUTAMA.

Eh bien, vous voilà servi à souhait !

LE ROI, *avec confusion, faisant le tour de l'açôka.*

Il mérite à nos yeux le rang de favori,
Cet arbre, qui des cours sait si bien le langage,
Et, dédaignant l'appel du printemps, n'a fleuri
Qu'à votre ordre, Madame, et pour vous faire hommage.

GAUTAMA.

Allons, rassurez-vous, et admirez cette jeune beauté.

LA REINE.

Laquelle ?

GAUTAMA.

La beauté de l'açôka doré tout en fleurs. (*Ils s'asseyent tous.*)

LE ROI, *regardant Mâlavikâ, à part.*

Qu'il est triste d'être si près l'un de l'autre et pourtant séparés !

Comme un couple craintif de ces tendres oiseaux
Que sépare la nuit jalouse (11),
Tels nous tremblons devant l'épouse
Qui tend sur nos amours d'invisibles réseaux.

MAUDGALYA, *entrant.*

Vive le roi ! vive le roi ! Le premier ministre vous fait dire que, dans le convoi de présents amené du Vidarbha, se trouvaient deux jeunes captives qu'il n'a pas introduites auprès de vous, parce qu'elles étaient fatiguées de leur voyage. Maintenant elles sont en état d'être présentées à Votre Majesté. Il attend donc vos ordres.

LE ROI.

Introduisez-les.

MAUDGALYA.

Aux ordres de Votre Majesté. (*Il sort, puis rentre avec deux jeunes filles.*) Entrez, Mesdemoiselles.

1re JEUNE FILLE, *bas.*

O Radjanikâ, bien que je pénètre pour la première fois dans cette demeure royale, je me sens le cœur confiant et joyeux.

2e JEUNE FILLE.

Eh bien, Djyôtsnikâ, j'éprouve le même pressentiment. Vous savez qu'on dit que notre cœur nous annonce à l'avance l'heur et le malheur.

DJYÔTSNIKÂ.

Puisse cette croyance se vérifier pour nous !

MAUDGALYA.

Voici le roi et la reine. Approchez-vous d'eux, Mesdemoiselles. (*Elles s'avancent. A leur vue, Mâlavikâ et Kauçikî échangent un regard.*)

TOUTES DEUX, *se prosternant.*

Vive le roi! vive le roi! Vive la reine! vive la reine!

LE ROI.

Soyez les bienvenues et asseyez-vous. (*Elles s'asseyent.*) En quel talent êtes-vous instruites?

TOUTES DEUX.

A jouer la comédie.

LE ROI.

Madame, choisissez-en une pour votre scène.

LA REINE.

Mâlavikâ, voyez celle qui vous convient le mieux pour vous donner la réplique.

TOUTES DEUX, *apercevant Mâlavikâ.*

Oh! la fille du roi! (*Elles se prosternent en pleurant, Mâlavikâ fond en larmes, tous les assistants les regardent avec surprise.*)

LE ROI.

Qui donc êtes-vous? et qui est-elle?

DJYÔTSNIKÂ.

Seigneur, elle est la fille de notre roi.

LE ROI.

Comment cela?

TOUTES DEUX.

Écoutez, Seigneur. Vos armées victorieuses, en écrasant le roi de Vidarbha, ont délivré le jeune prince Mâdhavasêna, dont la sœur, que voici, se nomme Mâlavikâ.

LA REINE.

Quoi ! c'est une princesse ! Hélas ! j'ai donc dégradé le noble santal en en revêtant ma chaussure (12) !

LE ROI.

Comment donc cette noble demoiselle est-elle réduite à cette condition ?

MÂLAVIKÂ, *soupirant, à part.*

Par la volonté du destin.

RADJANIKÂ.

Écoutez, Seigneur. Quand notre maître Mâdhavasêna fut tombé au pouvoir de son parent, son ministre, le noble Soumati, sépara la princesse de sa suite et l'emmena en secret.

LE ROI.

Je l'avais entendu dire. Après ? après ?

TOUTES DEUX.

C'est tout, Seigneur. Nous n'en savons pas davantage.

KAUÇIKÎ.

Le reste, c'est moi, infortunée, qui vous le raconterai.

TOUTES DEUX.

Princesse, il nous semble entendre la voix de la noble Kauçikî.

MÂLAVIKÂ.

Sans doute, la voici en personne.

TOUTES DEUX.

Il nous était bien difficile de la reconnaitre sous un habit de religieuse. Madame, daignez agréer nos salutations.

KAUÇIKÎ.

Soyez bénies, mes enfants.

LE ROI.

Comment donc connaissez-vous ces demoiselles ?

KAUÇIKÎ.

Je vais vous le dire.

GAUTAMA.

C'est cela, achevez-nous le récit des aventures de la princesse.

KAUÇIKÎ, *tristement.*

Écoutez-le donc. Sachez que Soumati, ministre de Mâdhavasêna, était mon frère aîné.

LE ROI.

Bon, j'y suis. Poursuivez.

KAUÇIKÎ.

Quand le frère de Mâlavikâ eut été arrêté, il nous emmena, elle et moi, et, se souvenant de l'alliance qui l'attachait à vous, prit en compagnie d'une caravane le chemin du pays de Vidiçâ.

LE ROI.

Eh bien, ensuite ?

KAUÇIKÎ.

Après avoir fait quelque chemin, les marchands, fatigués du voyage, s'arrêtèrent pour camper dans une forêt.

LE ROI.

Poursuivez. Après?

KAUÇIKÎ.

Je poursuis :

Soudain, l'arc à la main et le carquois au flanc,
Leur front hideux paré de plumes éclatantes,
Poussant des cris de mort, l'œil farouche et sanglant,
D'effroyables brigands ont assailli nos tentes.

(*Mâlavikâ semble en proie à une grande frayeur.*)

GAUTAMA.

Ne craignez rien, princesse. C'est de l'histoire ancienne, ce que Madame nous raconte.

LE ROI.

Ensuite ? ensuite ?

KAUÇIKÎ.

En moins de rien les défenseurs de la caravane furent faits prisonniers, écrasés ou mis en fuite par ces bandits.

LE ROI.

Je tremble, Madame, à la pensée des malheurs dont je vais entendre le récit.

KAUÇIKÎ.

Alors,

Généreux jusqu'au bout et plus heureux que moi,
Mon frère ne vit point sa pupille asservie :
Fidèle à son honneur et fidèle à son roi,
Il leur paya sa dette en leur donnant sa vie.

DJYÔTSNIKÂ.

Hélas ! notre père (13) est mort !

RADJANIKÂ.

Sans cela la fille de notre roi eût-elle été réduite en captivité ? (*Mâlavikâ verse une larme.*)

LE ROI.

C'est la destinée commune des hommes, et il ne faut point pleurer sur ce loyal serviteur qui n'a pas mangé en vain le pain de son maître.

KAUÇIKÎ.

Pour moi, je tombai évanouie. Quand je repris mes sens, la princesse était déjà hors de vue.

LE ROI.

Quelles souffrances vous avez endurées, Madame !

KAUÇIKÎ.

Je rendis les derniers honneurs à la triste dépouille de mon frère, et, veuve pour la seconde fois, je me dirigeai vers votre royaume, où je pris ce vêtement religieux.

LE ROI.

Conduite digne en tout point d'une femme vertueuse. Qu'arriva-t-il ensuite ?

KAUÇIKÎ.

Entrée plus tard dans la maison de la reine, j'y retrouvai la princesse, qui avait passé des mains des brigands dans celles de Vîrasêna, et que celui-ci avait envoyée à la reine. Ainsi s'achève mon récit.

MÂLAVIKÂ, *à part.*

Que va dire le roi ?

LE ROI.

O infortunes ! ô avilissement !

Jouet d'une âpre destinée,
Princesse de par sa lignée,
Esclave de par ses malheurs !
Le fin tissu d'or et de moire
A servi, dans l'étuve noire,
A sécher les pieds des baigneurs

LA REINE.

Mais, Madame, vous avez eu tort de ne pas nous révéler le secret de la naissance de Mâlavikâ.

KAUÇIKÎ.

Aux Dieux ne plaise (14) ! aux Dieux ne plaise ! J'avais mes raisons pour cela.

LA REINE.

Et quelles raisons, je vous prie ?

LE ROI.

Oui, dites-les-nous, si toutefois vous le pouvez.

KAUÇIKÎ.

Du vivant de son père, un personnage divin, descendu sur la terre, et dont les prophéties étaient infaillibles, prédit en ma présence à Mâlavikâ qu'elle demeurerait esclave un an entier et épouserait ensuite son égal. Sachant que cette destinée était inévitable, je l'ai laissée s'accomplir par la servitude où la princesse était réduite auprès de Votre Majesté. Maintenant le temps d'épreuve est écoulé, et je vois que j'ai bien fait.

LE ROI.

Heureuse négligence !

MAUDGALYA, *entrant.*

Seigneur, un autre entretien m'a interrompu tout à l'heure, tandis que je vous rapportais la réponse du ministre : il vous mande que tout ce qu'il y avait à faire au sujet du Vidarbha est à présent décidé et qu'il attend les décisions ultérieures de Votre Majesté.

LE ROI.

Maudgalya, notre bon plaisir est que Leurs Altesses les princes frères Yadjnasêna et Mâdhavasêna règnent tous deux de concert ;

Et que, de l'orient à l'occident, le cours
De la Varadâ marque à chacun sa frontière :
Ainsi l'on voit régner, alternant leur lumière,
La lune et le soleil sur les nuits et les jours.

MAUDGALYA.

Je vais donc l'annoncer au conseil. (*Le Roi fait du doigt un signe d'assentiment. Le chambellan sort.*)

DJYÔTSNIKÂ, *bas.*

Princesse, quel bonheur ! Le prince acquiert la moitié d'un royaume !

MÂLAVIKÂ.

Mais ce qu'il faut estimer au plus haut prix, c'est que sa vie est désormais hors de danger.

MAUDGALYA, *rentrant.*

Vive le roi ! Le ministre vous fait dire : « La sagesse de

Votre Majesté est grande. Son projet a l'assentiment de tout le conseil :

« Ces coursiers accouplés au char éblouissant
Traineront en commun la fortune royale,
Et verront à jamais entre eux, sûre et loyale,
La concorde fleurir sous ton sceptre puissant. »

LE ROI.

Dites donc au conseil qu'on écrive au général en chef Vîrasêna pour lui donner ces instructions.

MAUDGALYA.

J'obéis. (*Il sort, puis rentre apportant une lettre accompagnée d'un présent.*) L'ordre de Votre Majesté est exécuté. Maintenant voici une lettre et un présent envoyés par Son Altesse Royale le général en chef Pouchpamitra. Daigne Votre Majesté les placer sous ses yeux. (*Le roi s'avance avec empressement, place avec respect le présent sur sa tête* (15) *et le donne à quelqu'un de sa suite, puis fait le geste de décacheter la lettre.*)

LA REINE.

Voilà ce que mon cœur attendait avec impatience : en même temps que j'aurai des nouvelles de mon beau-père, je saurai enfin ce qu'il advient de mon fils Vasoumitra ; car le général en chef lui a assigné un poste dans son armée.

LE ROI *se rassied et lit.*

« Salut. De l'enclos du sacrifice, le général en chef Pouchpamitra, à son fils Agnimitra, à Vaidiça, souhaite longue vie, l'embrasse, et lui mande ce qui suit pour qu'il n'en ignore. — Ayant fait les apprêts nécessaires pour le sacrifice de la fête du roi, j'ai préposé le fils du roi, Vasoumitra, à la tête d'une escorte de cent princes, à la garde du cheval à ce destiné, lequel j'ai laissé errer, durant un an entier, libre et sans rênes (16). Tandis que ce cheval errait

sur la rive droite du Sindhou, une bande de cavaliers yavanas (17) a tenté de s'en emparer. Il y a eu un grand combat entre les deux armées. » (*La reine donne des marques d'effroi.*) Voyons la suite. (*Il reprend sa lecture* :)

« Votre fils, déployant sa vigueur surhumaine,
Perce les rangs épais de son trait acéré,
Et vainqueur, sain et sauf, le soir au camp ramène
Le cheval consacré. »

LA REINE.

Ah! je respire!

LE ROI, *continuant à lire.*

« Je vais donc sacrifier, avec le cheval que m'a amené mon petit-fils comme le Soleil en amena jadis à la Mer (18). En conséquence venez sur le champ, le cœur désormais exempt de colère (19), avec vos épouses, pour assister à la cérémonie. » — Je suis comblé de joie!

KAUÇIKÎ.

Je félicite Vos Majestés de l'honneur dont Les couvre la victoire de Leur fils. (*A la Reine.*)

Épouse d'un héros sacré par la victoire,
Ce beau titre en tout temps vous apppartint; celui
De mère d'un héros manquait à votre gloire,
Madame, et votre fils vous l'acquiert aujourd'hui.

GAUTAMA.

Je suis heureux, Madame, de voir le fils suivre les traces du père.

LE ROI.

Eh bien, Maudgalya, le jeune éléphant est digne du mâle qui commande le troupeau.

MAUDGALYA.

Nous étonnerons-nous de sa jeune vaillance
Et que, sorti de vous, à sa noble *alliance*
Il n'ait pas su mentir ?
Telle bondit, fendant la cuisse de sa mère,
La flamme que les eaux dans leur étreinte amère
Ne purent ralentir (20) !

LE ROI.

Maudgalya, en l'honneur de notre beau-frère Yadjnasêna, que l'on *délivre* tous les prisonniers (21).

MAUDGALYA.

J'obéis. (*Il sort.*)

LA REINE.

Djayasênâ, allez annoncer la victoire de notre fils à Irâvatî et aux autres dames du gynécée.

L'HUISSIÈRE.

J'y vais. (*Elle va pour sortir.*)

LA REINE.

Attendez, venez ici.

L'HUISSIÈRE, *revenant.*

Me voici.

LA REINE, *bas.*

Racontez à Irâvatî ce que j'ai promis à Mâlavikâ en la chargeant de faire fleurir l'açôka, informez-la de l'origine de cette jeune princesse, et amenez-la à se prêter à mes intentions, en lui disant de ma part : « Je vous conjure de ne pas me faire manquer à ma parole. »

L'HUISSIÈRE.

Bien. (*Elle sort, puis rentre.*) Madame, je reviens chargée, comme un coffret de pierreries, de tous les atours

que m'ont donnés les dames du gynécée en témoignage de la satisfaction que leur cause la victoire du prince votre fils.

LA REINE.

C'est bien naturel, cet heureux évènement les intéresse autant que moi-même.

L'HUISSIÈRE, *bas.*

De son côté Irâvatî vous fait dire que votre message est bien digne d'une reine et que vous ne sauriez faire autrement que d'accomplir votre promesse.

LA REINE.

Madame, avec votre permission, puisque tel était aussi le projet du noble Soumati, je désirerais donner Mâlavikâ en mariage à Sa Majesté.

KAUÇIKÎ.

Elle n'a pas cessé, Madame, de dépendre de vous.

LA REINE, *prenant Mâlavikâ par la main.*

Seigneur, je vous dois un présent aussi précieux que la bonne nouvelle que nous venons d'apprendre : voulez-vous accepter Mâlavikâ à ce titre? (*Le Roi demeure confus et silencieux. Souriant.*) Rejetteriez-vous mon présent, Seigneur?

GAUTAMA.

Madame, vous savez bien le proverbe : « Les nouveaux mariés sont sujets à rougir. » (*Le Roi regarde Gautama.*) Ou peut-être Sa Majesté désire-t-Elle qu'en Lui donnant Mâlavikâ Votre Majesté lui confère aussi le titre de reine.

LA REINE.

Puisqu'elle est fille de roi, le titre de reine lui revient de droit, et cela allait sans dire.

KAUÇIKÎ.

Attendez, ce n'est pas tout :

Voudriez-vous, dame jolie,
Enchâsser dans son treillis d'or,
Sans qu'on l'eût parée et polie,
La gemme en son gîte cueillie
Et que la gangue souille encor?

LA REINE.

Pardonnez-moi, Madame, cet oubli des convenances. J'étais distraite par ces heureuses nouvelles. Djayasênâ, allez chercher un voile de la soie la plus précieuse, et rapportez-le sur-le-champ à la princesse.

L'HUISSIÈRE.

J'y vais. (*Elle sort, puis rentre avec un voile de soie.*) Le voici, Madame.

LA REINE, *après en avoir revêtu Mâlavikâ.*

Daigne maintenant Votre Majesté l'agréer.

LE ROI.

Madame, nous n'avons rien à répliquer à vos ordres.

KAUÇIKÎ.

Ah ! la voici agréée !

GAUTAMA.

Quelle douce tendresse la reine témoigne à Sa Majesté ! (*La Reine jette un regard à ses suivantes.*)

LES SUIVANTES, *s'avançant vers Mâlavikâ.*

Vive la reine ! (*La Reine regarde Kauçikî.*)

KAUÇIKÎ.

Cette noble conduite ne me surprend point de votre part :

Aux pieds de leur seigneur se donner des rivales,
C'est le devoir pieux des épouses royales :
Tel un généreux fleuve apporte au Roi des eaux
Le tribut éternel de cent et cent ruisseaux.

NIPOUNIKÂ, *entrant.*

Vive le roi ! La princesse Irâvatî m'a chargée de lui dire : « Je me suis rendue coupable de manque de respect envers Votre Majesté. Maintenant que les vœux de Votre Majesté sont comblés, qu'Elle daigne à moi aussi accorder Sa faveur en me pardonnant mon offense. »

LA REINE.

Sa Majesté, Nipounikâ, ne saurait se défendre d'agréer votre prière.

NIPOUNIKÂ.

Aux ordres de la reine. (*Elle sort.*)

KAUÇIKÎ.

Seigneur, mon maître Mâdhavasêna a recouvré son pouvoir, grâce à votre tutélaire alliance : je désirerais aller lui rendre mes hommages, si vous daignez me le permettre.

LA REINE.

Madame, à présent que votre mission est accomplie, vous ne devez plus songer à nous quitter.

LE ROI.

Madame, dans la lettre que je lui écrirai, je vous rappellerai à son souvenir et lui transmettrai votre hommage.

KAUÇIKÎ.

Je vous suis toute dévouée, disposez de moi.

LA REINE.

Daignez, Seigneur, me donner vos ordres : que pourrais-je faire encore qui vous fût agréable ?

LE ROI.

Il ne se peut rien de plus. Pourtant je formerai encore un souhait :

Protège-nous, Dourgâ (22) : puissent tes mains propices
Sur mon peuple et sur moi répandre leurs bienfaits !
Puissions-nous prospérer sous tes divins auspices
Et de nos ennemis triompher à jamais !

(*Ils sortent tous.*)

FIN DE L'ACTE V

et de la pièce intitulée
« **Agnimitra et Mâlavikâ** »
composée par Kâlidâsa.

NOTES DE L'ACTE V.

(1). Il s'agit du cheval destiné au sacrifice exceptionnellement solennel dit *açvamédha* (offrande du cheval), dont les rites fort compliqués se trouvent décrits, entre autres, dans l'hymne 162 du livre Ier du Rig-Véda.

(2) Le souvarna est une monnaie d'or pur du poids de 11 gr. 375.

(3) On se souvient que l'arrestation de Mâdhavasêna a été la cause des hostilités ouvertes entre Agnimitra et le roi de Vidarbha.

(4) Voyez acte II, note 8.

(5) Littéralement « tu goûtes, ayant un corps, la même volupté que [le Dieu] qui n'a pas de corps ». L'Amour indou n'a plus de corps depuis qu'il a été brûlé par Çiva, cf. acte III, note 10, et Râmâyana, I, 26.

(6) Il s'agit des cordes dont on entrave les éléphants de combat et qu'on attache aux troncs des grands arbres. La bataille s'était livrée au bord de la rivière Varadâ.

(7) Le texte contient un jeu de mots intraduisible sur le nom de la rivière (*Varadâ*) et l'épithète décernée au roi (*varada* = généreux).

(8) Allusion à une des nombreuses aventures de Krichna, Dieu guerrier au visage noir, que la théologie moderne assimile à une incarnation du Dieu Vichnou, mais qui à l'origine en était certainement fort distinct.

(9) Lakchmî, épouse de Vichnou et Déesse de la beauté, est représentée tenant à la main un lotus. La Déesse à laquelle le roi compare Dhârinî est Vasoumatî.

(10) Voyez acte II, note 3.

(11) Il s'agit du tchakravâka, oiseau qui passe pour ne pouvoir s'unir à sa femelle tant que la nuit dure.

(12) Le santal est un parfum précieux qui ne sert qu'aux usages les plus relevés.

(13) Simple titre d'honneur décerné à Soumati.

(14) Exclamation par laquelle on annule l'effet d'une parole de mauvais augure : littéralement « le mal est apaisé ».

(15) Marque de respect très légitime : ainsi qu'on va le voir, le général Pouchpamitra est le père du roi Agnimitra.

(16) C'est un des rites obligatoires de l'*açvamêdha*.

(17) Nom des bandes grecques (Ἰάονες) qui s'étaient fixées dans les montagnes du N.-O. de l'Inde à la suite de l'expédition d'Alexandre.

(18) Mythe raconté dans le Vichnou–Pourâṇa.

(19) Passage obscur : on ne voit pas pourquoi Agnimitra aurait été en mauvais termes avec son père le général en chef.

(20) Allusion au mythe d'Aurva, qui a quelque vague analogie avec celui de Zeus, Sémélé et Dionysos.

(21) Cette mesure d'amnistie est obligatoire dans les grandes réjouissances, et récemment encore le gouvernement l'appliqua en partie, quand la reine Victoria fut proclamée impératrice de l'Inde.

(22) Épouse de Çiva, cf. prologue, note 1. — Toute pièce indoue finit ainsi par une prière.

FIN.

Lille Imp. L. Danel.